

## SKANDERBEG ET LES SULTANS : ANATOMIE D'UNE RÉBELLION CONTRE L'EMPIRE OTTOMAN\*

**L**a conquête ottomane des Balkans se déroula avec une vitesse extrême : en 1354, les Ottomans s'emparèrent de la forteresse de Gallipoli aux Dardanelles ; trente ans plus tard, ils arrivèrent à la côte adriatique ; trente-cinq ans plus tard, ils avaient soumis tout le territoire actuel de la Grèce centrale et septentrionale, l'Albanie et la Bulgarie, et ils avaient forcé les princes serbes à reconnaître leur suzeraineté ; cent ans plus tard, Constantinople tomba dans leurs mains ; cent cinq ans plus tard, la dernière principauté serbe succomba, suivie par le royaume bosniaque. Cent vingt ans après la conquête de Gallipoli, plus rien ne rappelait le monde politique du « Commonwealth byzantin »<sup>1</sup> dans les Balkans, sauf les principautés roumaines au nord du Danube. Nous n'entrons pas dans les détails de l'interprétation de cette marche victorieuse presque ininterrompue ; notons seulement que les victoires ottomanes furent remportées dans un contexte de guerre conventionnelle : des batailles et des sièges lors desquels les Ottomans réussirent à anéantir les élites politiques et militaires de leurs ennemis et de s'emparer de leurs centres

Univ.-Prof. Dr. Oliver Jens SCHMITT, Universität Wien, Institut für osteuropäische Geschichte, Spitalgasse 2, Hof 3, A-1090 Wien.  
oliver.schmitt@univie.ac.at

\* Texte d'un cours dispensé au Collège de France, le 27 mai 2010 ; je remercie M. Thierry Ganchou d'avoir bien voulu corriger le style.

<sup>1</sup> D. OBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth: Eastern Europe, 500-1453*, Londres, Weidenfeld and Nicolson.

politiques, économiques et ecclésiastiques<sup>2</sup>. L'élimination de la partie des anciennes élites qui s'étaient opposées aux Ottomans mit aussi fin aux hostilités. Il y eut cependant une autre forme de résistance, moins spectaculaire, mais plus efficace : des nids rebelles dans les zones montagneuses des Balkans occidentaux, où le pouvoir central avait toujours été plutôt symbolique, où ni l'administration byzantine, ni celle du royaume serbe avaient jamais véritablement pris racine. Dans cette région, les Ottomans ne rencontraient plus de cible bien définie, ni de grandes forteresses, ni d'armées régulières, ni de commandement centralisé. En plus, ces régions s'avèrent peu accessibles à cause de leur structure géomorphologique : des montagnes, des forêts sans chemins, qui constituaient une véritable forteresse naturelle. C'est dans ce contexte que les Ottomans se heurtèrent à une résistance qu'ils ne brisèrent qu'avec un effort suprême<sup>3</sup>.

L'analyse de cette forme de résistance, dirigée par le noble albanais Georges Kastriote, se trouve au cœur de cet article. Nous utilisons le terme d'« anatomie » que nous empruntons à un ouvrage consacré à Owain Glyn Dŵr, héros national du Pays de Galles, contemporain de Kastriote, qui s'était opposé au début du xv<sup>e</sup> siècle à la couronne anglaise. L'auteur de ce livre, l'éminent médiéviste britannique Rhys R. Davies, entama une analyse anatomique d'une rébellion en reconstruisant avant tout le profil social des groupes adversaires, leurs intérêts sociaux, économiques et culturels<sup>4</sup>. Ainsi, il raffina considérablement l'interprétation d'un moment-clé de l'histoire galloise. En renonçant à un simple récit des événements, il mit en évidence les forces motrices d'un soulèvement. Nous suivons cet exemple en découpant, pour ainsi dire, de manière chirurgicale notre documentation, en nous concentrant sur la reconstruction sociale d'une rébellion et de son étouffement.

Mais avant de passer à cette analyse, il faut que nous fassions justice à l'histoire événementielle en brossant vite le tableau d'une carrière politique extraordinaire<sup>5</sup>. Georges Kastriote est né en 1405 et était fils d'Ivan

<sup>2</sup> H. İNALCIK, « Ottoman Methods of Conquest », *Studia Islamica* 2, 1964, p. 103-129 ; C. IMBER, *The Ottoman Empire 1300-1481*, Istanbul, Isis Press, 1990 ; H. W. LOWRY, *The Nature of the Early Ottoman State*, Albany NY, State University of New York Press, 2003.

<sup>3</sup> Nous nous permettons de renvoyer à notre monographie intitulée *Skanderbeg : der neue Alexander auf dem Balkan*, Ratisbonne, Pustet, 2009.

<sup>4</sup> R. R. DAVIES, *The Revolt of Owain Glyn Dŵr*, Oxford, Oxford University Press, 1995.

<sup>5</sup> Parmi les nombreuses biographies, citons seulement les dernières productions de l'historiographie albanaise qui reflètent toujours l'héritage de l'interprétation nationaliste

Kastriot, petit noble, qui avait construit une petite seigneurie dans les montagnes de l'Albanie centrale, sur les débris du royaume serbe, et qui fut forcé, finalement, de se soumettre au sultan, auquel il envoya comme otages ses quatre fils, dont Georges. Celui-ci intégra le corps des pages de Murad II, se convertit vite à l'islam<sup>6</sup> et fit une brillante carrière dans l'armée du sultan pour lequel il lutta en Anatolie, contre Ibrahim de Karaman, en Serbie, où il contribua à soumettre le despote Georges Branković, en Valachie et même en Transylvanie, où il combattit le fameux Jean Hunyadi, l'ennemi le plus redouté des Ottomans jusqu'à sa mort en 1456<sup>7</sup>. C'est à ces exploits militaires que Georges devait son nom

de l'époque du dictateur Enver Hoxha, notamment K. FRASHËRI, *Skënderbeu: jeta dhe vepra*, Tirana, Toena, 2002; K. BIÇOKU, *Skënderbeu dhe Shqipëria në kohën e tij*, Tirana, Akademia e Shkencave e Shqipërisë, 2005. L'entrée de H. İNALCIK, « İskender Beg », in C. E. BOSWORTH, E. J. VAN DONZEL, B. LEWIS, Ch. PELLAT (dir.), *Encyclopédie de l'islam*, 2<sup>e</sup> éd., Leyde-Paris, Brill-Maisonneuve et Larose, 1978, vol. IV, p. 144-146, constitue une contribution très importante sur le sujet. L'essentiel des sources est réuni dans J. RADONIĆ, *Đurađ Kastriot Skenderbeg i Albanija u xv veku*, Belgrade, Srpska Kraljevska Akademija, 1942.

<sup>6</sup> M. BARLETIUS, *De vita, moribus ac rebus praecipue adversus Turcas, gestis, Georgii Castrioti, clarissimi Epirotarum principis, qui propter celeberrima facinora, Scanderbegus, hoc est, Alexander Magnus, cognominatus fuit, libri tredecim*, Strasbourg, apud Cratonum Mylium, 1537, p. 6, laisse supposer que la conversion est à situer dans un milieu derviche. Le biographe de Skanderbeg fournit, dans le cadre du rite de conversion, une description des derviches dans l'Empire ottoman. Nous ne connaissons pas le lieu ni la date de la conversion de Skanderbeg. Dans sa région d'origine, les débuts des ordres derviches sont également difficiles à dater; cf. M. KIEL, *Ottoman Architecture in Albania (1385-1912)*, Istanbul, IRCICA, 1990, p. 174 sq. (sur les derviches à Kruja); H. KALESHI, « Albanische Legenden um Sari Saltık », in *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia, 26 août-1<sup>er</sup> sept. 1966 -VII- Littérature, ethnographie, folklore*, Sofia, éd. de l'Académie bulgare des sciences, 1971, p. 815-828; M. KIEL, « A Note on the Date of the Establishment of the Bektashi Order in Albania », in A. POPOVIC, G. VEINSTEIN (dir.), *Bektachiyya: études sur l'ordre mystique des bektachis et les groupes relevant de Hadji Bektach*, Istanbul, Isis, 1995, p. 265 sq, qui renvoie à la tradition orale selon laquelle des derviches de l'ordre des bektachis se seraient installés dans la région de Konitsa à l'époque de Mehmed II.

<sup>7</sup> BARLETIUS, *op. cit.*, p. 13; cf. M. SPREMIĆ, *Despot Đurađ Branković i njegovo doba*, Belgrade, Srpska Književna Zadruga, 1994, p. 215 sq. (sur la bataille de Tripolje); O. J. SCHMITT, « Die Venezianischen Jahrbücher des Stefano Magno als Quelle für die albanische und epirotische Geschichte (1433-1477) », in K. CLEWING, O. J. SCHMITT (dir.), *Südosteuropa: von vormoderner Vielfalt und nationalstaatlicher Vereinheitlichung*, Munich, Oldenbourg, 2005, p. 133-182: p. 137; M. CAZACU, *Dracula*, Paris, Tallandier, 2004, p. 71 sq.; E. C. ANTOCHE, « La bataille de la rivière de Ialomîța (2 septembre 1442): une victoire majeure de la chrétienté face aux armées ottomanes », *Cahiers du Centre d'études d'histoire de la défense* 9, 1999, p. 61-88; E. C. ANTOCHE, « Le rayonnement de l'art militaire hussite dans l'Europe orientale et le Moyen-Orient (xv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles) », *Revista istorică* 14/5-6, 2003, p. 87-109: p. 97 sq.; E. C. ANTOCHE, G. İŞIKSEL, « Les batailles de Sibiu (22 mars 1442) et de la rivière de Ialomîța (2 septembre

de guerre Skanderbeg ou İskender bey, ce qui signifie «seigneur Alexandre», une référence à Alexandre le Grand, figure de grand renom tant dans le monde musulman que dans le monde byzantin<sup>8</sup>. Le cas de Skanderbeg se serait inséré dans une longue série de convertis chrétiens qui soutinrent la conquête ottomane des Balkans s'il ne s'était pas rebellé contre le sultan en 1443. En effet, Skanderbeg déserta l'armée ottomane lors de l'approche d'une armée chrétienne sous le commandement de Jean Hunyadi ; dans sa région d'origine, il forgea une alliance de nobles qui, après la défaite des croisés à Varna en 1444, continua seule la lutte contre le sultan, lutte que Skanderbeg mena jusqu'à sa mort le 17 janvier 1468. Les rebelles devaient leur survie en grande partie aux conflits internes de l'Empire ottoman (passage du pouvoir de Murad II à Mehmed II) et aux choix stratégiques de Mehmed II dont le but principal fut de conquérir Constantinople et de s'emparer des mines d'argent serbes. La gloire de Skanderbeg est due au siège de la citadelle de Kruja en Albanie centrale en 1450 ; ce fut la première fois que les armées ottomanes échouèrent devant une grande forteresse chrétienne. Skanderbeg paya cher cette victoire : la plupart de ses alliés avaient déserté pour rejoindre le camp du sultan, sa seigneurie fut dévastée par les Ottomans et la menace d'une autre attaque le fit chercher la vassalité au royaume de Naples, à qui il céda Kruja ; une garnison napolitaine (ou, plus précisément, catalane) vint s'installer dans cette ville<sup>9</sup>. À partir de ce moment-là, Skanderbeg devint l'objet de la rivalité entre Naples et Venise en Adriatique méridionale. Jusqu'en 1466, il repoussa les attaques des gouverneurs ottomans des régions voisines, de la Macédoine et de la Thessalie, avec le soutien de Naples et quelques subsides du pape ; ses relations avec Venise étaient très tendues, car celle-ci voyait en lui surtout le vassal de Naples et pas un héros de la lutte contre le sultan. Après avoir conquis la Serbie (en 1459) et la Bosnie (en 1463), Mehmed II encercla

1442): essai de reconstruction d'après les sources de l'époque », in A. DUMITRAN, L. MÁDLY, A. SIMON (dir.), *Extincta est lucerna orbis: John Hunyadi and his Time*, Cluj-Napoca, Academia Română, 2009, p. 405-426.

<sup>8</sup> O. J. SCHMITT, «Skanderbeg als neuer Alexander: Antikerezeption im spätmittelalterlichen Albanien», *Pirckheimer-Jahrbuch* 20, 2005, p. 123-144 ; D. EGRO, «Skänderbej: identitet i ndryshuar apo titullaturë turko-osmane », in F. DUKA (dir.), *Skänderbeu dhe Evropa*, Tirana, Akademia e Shkencave e Shqipërisë, 2006, p. 113-124.

<sup>9</sup> C. MARINESCO, «Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Skanderbeg », *Mélanges de l'École roumaine en France* 1, 1923, p. 1-135 ; C. MARINESCU, *La Politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples (1416-1458)*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans, 1994 ; M. SPREMIĆ, «Vazali kralja Alfonsa Aragonskog », *Zbornik filozofskog fakulteta u Beogradu* 12, 1974, p. 455-469.

le nid rebelle. En deux campagnes, qu'il commanda en personne, il dévasta la seigneurie de Skanderbeg et étouffa toute résistance ; dans les régions de Dibra, de Mati et de Kruja, les pertes démographiques variaient entre 66 % et 75 % de la population. La victoire ottomane fut remportée au prix d'un véritable bain de sang<sup>10</sup>. Skanderbeg mourut vaincu et isolé ; Venise s'empara de Kruja et se débarrassa définitivement de la concurrence napolitaine dans la région<sup>11</sup>.

Résister pendant un quart de siècle aux Ottomans est un fait plus que remarquable, survivre à une attaque menée par le sultan en personne l'est davantage, mais notre bref récit n'explique pas les motifs du soulèvement, ni les structures sociales de la région. Nous divisons notre analyse « anatomique » en deux parties : la première traitera de l'histoire structurale, la seconde essaiera d'aborder la personnalité du leader de ce soulèvement, car, soulignons-le, sans ce commandant charismatique, la rébellion aurait très vite et très tôt perdu haleine.

Commençons par une esquisse de la dimension spatiale :

L'espace de l'Albanie moderne constituait au Moyen Âge tardif une région frontière entre le monde byzantino-orthodoxe et le monde catholique, et entre Albanais, Grecs, Slaves et Valaques. À cette époque-là, le terme « Albanie » ne désignait pas un espace ethnique homogène ou un État, mais plutôt une région à frontières floues qui accompagnaient l'expansion migratoire des albanophones, surtout vers le sud. Autour de 1400, un voyageur italien désignait la région de Naupacte/Lépante comme « Albanie », soulignant ainsi la dominance politique des seigneurs albanais, sans pour autant avancer l'existence d'une majorité ethnique de langue albanaise. Le mélange confessionnel et culturel qui caractérisait cet espace était typique des Balkans prémodernes<sup>12</sup>.

La région dans laquelle se déroula le grand soulèvement contre le sultan est située entre la mer Adriatique, plus précisément la zone autour du port de Durazzo (Durrës), et les montagnes de l'actuelle région de la frontière avec la Macédoine ; au nord, elle était limitée par la plaine autour du lac de Scutari (Shkodra), au sud par la vallée du Shkumbin<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 102.

<sup>11</sup> O. J. SCHMITT, « Skanderbegs letzte Jahre : west-östliches Wechselspiel von Diplomatie und Krieg (1464-1468) », *Südost-Forschungen* 63-64, 2004-2005, p. 56-123.

<sup>12</sup> O. J. SCHMITT, *Das venezianische Albanien (1392-1479)*, Munich, Oldenbourg, 2001, p. 47-56.

<sup>13</sup> Citons les ouvrages classiques sur le Moyen Âge albanais : L. V. THALLÓCZY (dir.), *Illyrisch-albanische Forschungen*, 2 vol., Munich-Leipzig, Duncker & Humblot, 1916 ; M. V. ŠUFFLAY, « Istorija sjevernih Arbanasa : sociološka studija », *Arhiv za arbanasku*

Les grandes routes des caravanes passaient au nord et au sud de ce territoire rebelle ; d'un côté la route de Zeta qui liait les mines du Kosovo aux ports d'Alessio (Lezha) et de Scutari, et de l'autre côté la célèbre *Via Egnatia*, artère principale de communication entre Durazzo, Salonique et Constantinople, qui avait jadis facilité la conquête romaine des Balkans et permis aux Ottomans, au Moyen Âge tardif, d'avancer rapidement dans le sens de la côte adriatique. Les grands axes de commerce contournaient le territoire rebelle ou, plus exactement, les rebelles furent incapables de s'emparer de ces axes. La région sous leur contrôle était coupée en deux grandes vallées : celle du Mati et celle du Drin noir, flanquée à l'ouest par la grande plaine côtière de l'Adriatique, à l'est par les montagnes du massif du Šar qui s'élèvent à environ 2 700 m d'altitude.

Tandis que le sud de cette région d'« Albanie », qui correspond vaguement à l'actuelle Albanie méridionale, se trouvait sous administration ottomane, les villes côtières du nord étaient contrôlées, à partir de 1392, par la République de Venise. Entre ces deux grandes puissances vacillaient de petites seigneuries albanaises, vassales de Venise ou du sultan. Le grand soulèvement contre le sultan n'a jamais mobilisé les villes, ni celles qui étaient sous influence vénitienne, ni celles que défendaient les troupes ottomanes. Au contraire, les rebelles qui voulaient s'emparer des villes furent repoussés à plusieurs reprises par leurs habitants tant à Scutari et à Antivari (Bar), dans la sphère vénitienne (1448)<sup>14</sup>, qu'à Berat ottomane (1455)<sup>15</sup>.

Une première constatation importante est que le soulèvement avait un caractère essentiellement rural. Les rebelles et leurs chefs, des nobles ruraux, n'avaient rien à offrir aux populations urbaines dont les mauvais

*starinu, jezik i etnologiju* 2, 1924, p. 193-242 ; M. v. ŠUFFLAY, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters*, Vienne-Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky, 1924 ; A. DUCÉLLIER, *La Façade maritime de l'Albanie au Moyen Âge : Durazzo et Valona du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Thessalonique, Idryma Meleton Hersonisou tou Aimou, 1981 ; A. DUCÉLLIER, *L'Albanie entre Byzance et Venise : X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Londres, Variorum reprints, 1987.

<sup>14</sup> J. VALENTINI, *Acta Albaniae Veneta* (dorénavant AAV) *saeculorum XIV et XV*, 25 vol., Palerme-Milan, Tosini-PIME, 1967-1975, n<sup>os</sup> 5361, 5362, 5374, 5375 ; BARLETIUS, *op. cit.*, p. 76 sq. ; SCHMITT, *Das venezianische Albanien*, *op. cit.*, p. 302 ; SCHMITT, « Jahrbücher », *art. cit.*, p. 141 sq. Pour la déportation des généraux serbes en Italie, cf. Državni arhiv u Zadru, Arhiv Korčule 12/19/1 1450, f. 11 r<sup>o</sup>, lettre du conte Francesco Lombardo au doge Francesco Foscari, 28 oct. 1448.

<sup>15</sup> F. PALL, « I rapporti italo-albanesi alla metà del secolo XV », *Archivio storico per le provincie napoletane seria III* 4, 1965, p. 123-226, n<sup>o</sup> 2 ; SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 192-195.

souvenirs du régime de la noblesse locale à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle n'avaient pas été effacés. Les Vénitiens et les Ottomans, de leur côté, avaient convaincu les couches urbaines des avantages de leur domination, notamment l'intégration dans des circuits économiques et commerciaux lucratifs, tels la navigation de l'Adriatique et le commerce des caravanes à l'intérieur des Balkans<sup>16</sup>.

Une rébellion rurale donc ? Dans ce cas, les paysans sous domination ottomane et vénitienne auraient dû suivre les rebelles. Mais cela n'a pas été le cas ; au contraire, des régions entières restèrent hors de la zone rebelle ou s'opposèrent même à Skanderbeg et ses alliés. Quand ce dernier attaqua l'Albanie vénitienne, ses incursions furent repoussées par les habitants des villes et les *pronoiaires* de la plaine de Scutari (1448)<sup>17</sup>. Dans le sud ottoman, les paysans des plaines ne se joignirent pas aux rebelles non plus. Le contrôle de Venise et de l'Empire ottoman sur le monde rural des plaines s'explique par l'intégration de la petite noblesse locale dans un système de fiefs, la *pronoia* d'origine byzantine et serbe au nord, le système du *timar* au sud, qui consistait en la cession des impôts d'un ou plusieurs villages à un homme qui, en retour, prêtait ses services dans les troupes de la région, au nord, ou dans l'armée ottomane, au sud<sup>18</sup>. Les hommes qui bénéficiaient de ce système n'avaient aucune motivation de s'allier à un groupe de nobles qui les auraient soumis à leur contrôle ; au contraire, les *pronoiaires* vénitiens et les timariotes ottomans, tous deux originaires de la région, s'avéraient particulièrement loyaux envers leurs seigneurs respectifs.

Par la suite, il est impératif d'introduire dans notre analyse une deuxième dimension : le contraste entre la plaine et la montagne. En effet, ce contraste a des répercussions particulièrement fortes dans les Balkans occidentaux. Cela s'explique avant tout par les intérêts économiques opposés : dans les montagnes, l'élevage prévalait, tandis que le manque de blé était permanent ; le bétail, des moutons et des chèvres,

<sup>16</sup> SCHMITT, *Das venezianische Albanien, op. cit.*, p. 456-458 et p. 476-497.

<sup>17</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 65.

<sup>18</sup> SCHMITT, *Das venezianische Albanien, op. cit.*, p. 167-172 ; G. VALENTINI, « Chiarimenti sulla natura della pronia bizantina attraverso la documentazione della sua continuazione in Serbia e Albania », in *Atti del congresso internazionale di studi bizantini, Palermo, 3-10 apr. 1951*, vol. 1., Rome, Associazione nazionale per gli studi bizantini, 1953, p. 488-510 ; I. BOŽIĆ, « Le système foncier en " Albanie vénitienne " au XV<sup>e</sup> siècle », *Bollettino dell' Istituto di Storia della società e dello stato veneziano* 5-6, 1963-1964, p. 65-140 ; H. İNALCIK, « Timariotes chrétiens en Albanie au XV<sup>e</sup> siècle d'après un registre de timars ottoman », *Mitteilungen des österreichischen Staatsarchivs* 4, 1951, p. 118-138.

avait un besoin constant de sel ; or le sel était un produit rare et précieux dans les Balkans occidentaux qui ne disposaient que d'une seule saline, celle de Soli (Tuzla) en Bosnie ; cela signifiait que de milliers de bergers dépendaient du sel marin provenant des possessions vénitiennes ainsi que du blé de la plaine. Les seigneurs de la plaine n'hésitaient pas à se servir de cette dépendance économique pour exercer de la pression politique sur les sociétés montagnardes : Venise bloqua à plusieurs reprises les caravanes qui approvisionnaient les régions de la montagne, ce qui fut d'une efficacité redoutable. De leur côté, les montagnards rejoignaient souvent la plaine pour se procurer, l'arme à la main, ce dont ils avaient besoin ; les paysans et les propriétaires des biens fonciers des plaines souffraient de ces incursions permanentes qui ne faisaient pas croître leur sympathie envers les bergers et leurs leaders politiques, les petits seigneurs de l'arrière-pays<sup>19</sup>.

Les frontières socioculturelles ne suivaient pas des critères ethniques ni confessionnels ; ce qui importait, c'étaient les différences économiques, sociales et de mentalité entre la ville et le village et entre la plaine et la montagne. Tandis qu'au nord, les districts des villes étaient structurés selon le modèle adriatique, c'est-à-dire composés de la commune de la ville principale et de son arrière-pays agraire, au sud, ces districts suivaient le modèle byzantin qui ne connaissait pas d'autonomie urbaine. Au nord, les villes veillaient à ce que les nobles des alentours ne s'emparent pas du pouvoir : ils préféraient Venise à la domination des grandes familles indigènes qui avaient le contrôle, autour de 1400, de quelques communes adriatiques. L'élite régionale, patriciens urbains, *pronoiaires* et timariotes de la plaine, nobles indigènes des collines et des montagnes, ne connaissaient pas de lien qui les aurait unis<sup>20</sup>. Le même vaut pour les paysans de la plaine dont les intérêts différaient sensiblement de ceux des bergers et des paysans de la montagne. Les paysans de la plaine produisaient du blé destiné à l'exportation au monde adriatique, ils étaient intégrés dans des circuits économiques plus larges ; cela valait, certes, aussi pour les bergers qui vendaient leurs produits sur la côte, mais dont le contact avec le monde adriatique était très limité.

<sup>19</sup> A. MATKOVSKI, *Nomadskoto stočarstvo vo Makedonija od XIV do XIX vek*, Skopje, Makedonska akademija na naukite i umetnostite, 1996 ; SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 25-28.

<sup>20</sup> Sur la guerre entre les nobles albanais et les patriciens de Scutari en 1448, cf. SCHMITT, *Das venezianische Albanien*, *op. cit.*, p. 298-304.



Quelles étaient les régions qui prêtèrent leur soutien à la cause des rebelles ? Le nid du soulèvement se situe dans les régions de Dibra, du Mati et dans les collines autour du château de Kruja : une zone de collines et de montagnes, traditionnellement périphérique, dépourvue de centres urbains, loin des routes des caravanes, peu accessible et protégée par la nature. Nous ne savons que peu sur la structure sociale de cette région ; les *defter* ottomans ne furent rédigés qu'après l'étouffement de la révolte qui fut particulièrement violente dans cette zone<sup>21</sup>. Néanmoins, nous en retirons l'image d'une société agraire de petits paysans dans les plaines et les collines et de bergers dans les montagnes. C'était, comparée aux plaines côtières, une région pauvre. Les villages se trouvaient sous le contrôle de chefs locaux et de prêtres ; une petite noblesse avait réussi à former de seigneuries locales ou régionales. Tous ces petits seigneurs essayaient de s'emparer d'un port ou au moins d'un marché sur la côte adriatique ; l'exportation de produits agricoles constituait la plus importante source de revenus et en même temps presque la seule possibilité d'obtenir de l'argent, car, comme le notait l'historiographe post-byzantin Critobule, l'argent était rare dans ces montagnes où prévalait une économie d'échange<sup>22</sup>. Les familles nobles peuvent être classées en deux catégories. La première comprend des dynasties qui avaient déjà servi l'empereur byzantin, notamment les Araniti ; elles se concentraient dans le sud de l'espace albanais. La seconde concerne les *homines novi* qui avaient fait carrière sur les débris de Byzance et du royaume serbe, des seigneurs de la guerre dont les seigneuries étaient très instables ; coincées entre l'Empire ottoman, qui pénétrait vite dans leurs montagnes, et les puissances de l'ouest, Venise et Naples, toutes les deux étaient contraintes d'osciller entre les deux. La vassalité ottomane ou vénitienne était la règle au début du xv<sup>e</sup> siècle ; le changement fréquent de ces liens de dépendance est un autre trait caractéristique de ce monde de petits seigneurs de la guerre<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> M. SOKOLOSKI, *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod : opširen popisen defter od xv vek*, Skopje, Arhiv na Makedonija, vol. 2, 1973 ; vol. 3, 1976 ; S. PULAHA, *Lufta shqiptaro-turke në shekullin xv : burime osmane*, Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës, 1968.

<sup>22</sup> KRITOBULOS in RADONIĆ, *op. cit.*, n° 223.

<sup>23</sup> F. BABINGER, *Das Ende der Arianiten*, Munich, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1960 ; F. BABINGER, « Von Amurath zu Amurath », in F. BABINGER, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, Munich, Trofenik, 1962-1975, vol. 1., p. 128-157 ; S. N. ASONITIS, « Relations between the Venetian Regimen Corphyoy and the Albanians of Epirus (14th-15th centuries) », in *The Mediaeval*

Culturellement, la population de la zone montagneuse appartenait, dans sa majorité, au monde byzantin : ils étaient majoritairement orthodoxes, l'Église catholique n'ayant pénétré que la partie nord-ouest de cette région. Soulignons cependant que les frontières confessionnelles s'avéraient très floues et qu'au xv<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique gagnait du terrain, tandis que l'Orthodoxie, affaiblie par la chute des États byzantino-slaves, reculait. Plusieurs monastères catholiques constituaient de véritables avant-postes du monde occidental dans les montagnes de l'Albanie septentrionale.

En dehors de la population sédentaire, on trouve dans les registres ottomans un nombre important de Valaques, surtout le long de la partie centrale de la *Via Egnatia*. Kruja et Mati étaient des zones presque exclusivement albanophones, tandis qu'à Dibra, les plaines comptaient de nombreux habitants aux noms slaves<sup>24</sup>. Les anthroponymes ne servent pas à identifier des groupes ethniques, mais ils renvoient à des influences culturelles, dans ce cas à la tradition orthodoxe de rite slave dans sa version serbe qui descendait la grande vallée du Drin noir tout droit du patriarcat de Peć au Kosovo, et dans sa version bulgare qui rayonnait de l'archevêché d'Ohrid<sup>25</sup>.

La fluidité des appartenances confessionnelles, culturelles et politiques entre l'héritage culturel byzantin et slavo-orthodoxe, les influences catholiques et méditerranéennes de l'Adriatique et l'Empire ottoman marquent cette région et ses sociétés. Des sociétés qui étaient tout sauf homogènes, du point de vue confessionnel comme linguistique ou culturel.

*Albanians, International Conference Proceedings, Athens, May 3-5, 1996*, Athènes, Ethniko Idryma Erevnon, 1998, p. 271-291 ; S. N. ASONITIS, *To Nótio Iónio κατά τον όψιμο Μεσαίωνα*, Athènes, Ergo, 2005 ; S. ĆIRKOVIĆ, « Tradition Interchanged : Albanians in the Serbian, Serbs in the Albanian Late Medieval Texts », in *The Mediaeval Albanians, op. cit.*, p. 195-208 ; K. GIAKOUMIS, « The Ottoman Advance and Consolidation in Epirus and Albania during the Fourteenth and Fifteenth Centuries », *Ηπειρωτικό Ημερολόγιο* 2004, p. 217-244 ; P. PETTA, *Despoti d'Epiro e principi di Macedonia : esuli albanesi nell'Italia del Rinascimento*, Lecce, Argo, 1999 ; H. İNALCIK, « Arnawutluk », in H. A. R. GIBB, J. H. KRAMERS, É. LÉVI-PROVENÇAL, J. SCHACHT, B. LEWIS, Ch. PELLAT (dir.), *Encyclopédie de l'islam*, 2<sup>e</sup> éd., Leyde-Paris, Brill-Maisonnette, vol. I., 1960, p. 670-678 ; D. EGRO, *Christianity versus Islam in the Early Stages of the Ottoman Conquest in Albanian Lands (14th-16th centuries)*, Thèse de Doctorat, Bilkent Üniversitesi, Ankara, 2003 ; P. XHUFI, *Dilemat e Arbërisë : studime mbi Shqipërinë mesjetare*, Tirana, Pegi, 2006.

<sup>24</sup> D. ĆORĀIEV, « Die Bevölkerung im makedonisch-albanischen Grenzgebiet im 15. und 16. Jahrhundert nach osmanischen Quellen », *Südost-Forschungen* 65/66, 2006-2007, p. 117-136 ; cf. maintenant D. ĆORĀIEV, *Naselenieto vo makedonsko-albanskiot graničen pojas (XV-XVI vek)*, Skopje, Institut za nacionalna istorija, 2009 ; pour les Valaques de Çermenika, cf. A. STOJANOVSKI, *Raja so specijalni zadolženija vo Makedonija (vojnucci, sokolari, orizari i solari)*, Skopje, Institut za nacionalna istorija, 1990, p. 45.

<sup>25</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 25-28.

Ivan Kastrioti, le père de Skanderbeg, en est le meilleur exemple<sup>26</sup> : dans une lettre au doge de Venise, il rappelle les débuts de sa carrière qui remontent à la bataille d'Ankara et à la défaite du sultan Bayezid I par les Mongols de Tamerlan en 1402<sup>27</sup>. Ivan savait qu'il devait ses conquêtes au désastre ottoman ; le relèvement ottoman limita vite sa politique expansive qui, en 1420, lui avait permis de contrôler, probablement pendant un laps de temps très court, la route des caravanes qui liait Prizren à la côte adriatique. Les Ottomans le soumièrent à la suite de deux campagnes, en 1428 et en 1430, et le forcèrent d'envoyer ses quatre fils comme otages à la cour ottomane. Ivan fut citoyen de Venise et vassal ottoman en même temps ; né orthodoxe, il se convertit à l'islam sous le nom de Hamza. Il épousa une noble serbe, très probablement une princesse de la dynastie des Branković<sup>28</sup> ; en tant que seigneur orthodoxe, il légua des villages en Macédoine occidentale au monastère serbe de Hilandar (mont Athos), ce qui ne l'empêcha pas de s'approcher de l'Église catholique en Albanie septentrionale et de nouer un rapport très étroit avec une institution qui promettait de l'aide contre les Ottomans. Repoš, un de ses fils devint moine orthodoxe et se retira jusqu'à la fin de ces jours à Hilandar, où son père avait érigé une tour, la « tour albanaise » (Arbanaški pîrg). Pour les moines serbes de Hilandar, il fut un seigneur albanais, pour le chroniqueur albanais Jean Muzaki qui écrivit au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le fils d'Ivan, Skanderbeg, fut un homme « de nature serbe »<sup>29</sup>. Pourrait-on mieux saisir la complexité socioculturelle

<sup>26</sup> A. DUCÉLLIER, « La façade maritime de la principauté des Kastriote de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à la mort de Skanderbeg », in DUCÉLLIER, *L'Albanie, op. cit.*, p. 119-136 ; F. DUKA, « Tokat e Kastriotëve : zona Krujë-Dibër (shek. XV-gjysma e parë e shek. XVI) », in DUKA (dir.), *Skënderbeu, op. cit.*, p. 34-47 ; S. PULAHA, « Les Kastriote devant la conquête ottomane des années 1420-1430 », *Studia Albanica* 8/1, 1971, p. 103-127 ; D. RADESHI, « Principata e Kastriotëve », *Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës : seria e shkencave shoqërore* 15/4, 1961, p. 27-41 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 29-36.

<sup>27</sup> AAV, n° 3169.

<sup>28</sup> B. PETROVSKI, « Voisava Tribalda », in *Ĝërg Kastrioti Skenderbeg 1405-1468*, Skopje, 2006, p. 67-78.

<sup>29</sup> Ch. HOPF, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues publiées avec notes et tables généalogiques*, Berlin, Weidmann 1873, p. 334 : « Scanderbeg homo valente e per natura Serviano, le virtù del quale furno tante ch'era estimato non solum dall'Albanesi, ma anco da ogn'altra nazione » ; V. PETKOVIĆ, « “ Arbanaški pîrg ” u Hilandaru », *Arhiv za arbanašku starinu, jezik i etnologiju* 1, 1923, p. 196-197 ; A. FOTIĆ, *Sveta Gora i Hilandar u Osmanskom Carstvu XV-XVII vek*, Belgrade, Balkanološki institut SANU-Sveti Arhijerejski sinod Srpske pravoslavne crkve-Manastir Hilandar, 2000, p. 247 s. ; B. BOJOVIĆ, « Mont Athos, les princes roumains, Jean Castriot et la Tour albanaise (Arbanaški pîrg), dépendance de Chilandar », *Balkanica* 37, 2006, p. 81-87.

de cette zone frontalière que la famille Kastriote dominait au début du xv<sup>e</sup> siècle ?

Ayant épousé lui-même une princesse slave, Ivan Kastriote veillait à ce que ses nombreux enfants se marient avec la descendance des familles nobles de la région. Les liens familiaux ainsi créés, l'armée loyale d'environ 2 000 guerriers sur laquelle il pouvait compter, le commerce de blé et de produits d'élevage étaient des facteurs stabilisants pour la seigneurie qui, cependant, n'eut jamais la moindre chance de tenir tête à l'Empire ottoman.

Son fils, Skanderbeg, basa son pouvoir sur les mêmes structures. En effet, les résultats de l'identification de ses partisans sont éloquentes : c'étaient des paysans et des bergers des montagnes entre Kruja et Dibra qui lui prêtaient secours ; ces guerriers, qui par ailleurs n'étaient que légèrement armés – sans cuirasses, combattant avec des épées, des lances et des arcs<sup>30</sup>, les arbalètes et les armes à feu étant aussi rares que précieuses – étaient commandés par de jeunes nobles dont les plus fidèles descendaient de familles peu connues<sup>31</sup>. Le chroniqueur Jean Muzaki souligne qu'il s'agissait avant tout de jeunes nobles qui luttèrent aux côtés de Skanderbeg pour obtenir de la gloire et pour s'exercer dans le métier d'armes. Le grand biographe de Skanderbeg, le prêtre Marin Bartolus fournit les noms des plus fidèles, noms qui n'apparaissent guère dans les sources occidentales et ottomanes : notamment les familles Kuka, Berisha, Perlat et Manesi ; le chroniqueur Muzaki ajoute Moise Gjurica, Muzaki d'Angelino, Gjin Muzaki, « chacun capable de commander un grand nombre de guerriers »<sup>32</sup>. La plupart de ces petits seigneurs ne survécurent pas à un quart de siècle de guerre continue. Selon les mots du chroniqueur Muzaki, la lutte se serait déroulée « non sans la mort de beaucoup de nos seigneurs et chevaliers »<sup>33</sup>. Les quelques survivants se réfugièrent à Venise vers 1470 ; ils y racontèrent les exploits de leur seigneur Skanderbeg aux premiers biographes de ce dernier. Retenons que de cette armée personnelle de Kastriote manquent quasi totalement des membres des grandes familles nobles de l'Albanie médiévale.

<sup>30</sup> L. TOTARO (éd.), *Enea Silvio Piccolomini: i commentarii*, Milan, Adelphi, 1984, p. 1160 ; RADONIĆ, *op. cit.*, n° 222.

<sup>31</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 89-102.

<sup>32</sup> (D. FRANCO,) *Commentario de le cose de Turchi, et del s. Georgio Scanderbeg, principe di Epyrro, con la sua vita, et le vittorie per lui fatte, con l' aiuto de l' altissimo Dio, et le inestimabili forze, et vertu di quello, degne di memoria*, (Venise.) Bindoni, 1541, p. 34 v°.

<sup>33</sup> HOPF, *op. cit.*, p. 275.

Du côté de la logistique, c'était le clergé catholique et quelques familles patriciennes de Raguse qui se chargeaient des missions diplomatiques aux cours occidentales, en Italie et en Bourgogne, du commerce des produits agricoles et – élément essentiel pour la survie militaire – de l'achat d'armes et de poudre, effectué d'habitude à Raguse, dans le plus grand secret. Examinons quelques cas typiques : pendant 20 ans (1444-1463) l'abbé du monastère bénédictin de Rotezo (Ratac), Georges Pellinus, gérait les relations extérieures de Skanderbeg<sup>34</sup> ; il négocia à plusieurs reprises une trêve entre Venise et son seigneur ; presque chaque année, il se rendait en Italie : en 1451, 1456, 1457, 1458 et 1462 à Venise, en 1457 à Rome ; c'est lui qui contribua essentiellement à la préparation de la croisade de Pie II en Albanie, en convainquant Skanderbeg de rompre avec le sultan. Sans cet abbé, qui jouissait d'un grand prestige parmi les nobles albanais, le conflit entre la Sérénissime et Skanderbeg aurait dégénéré en conflit désastreux pour la cause catholique. Mais le cas de Pellinus démontre également que ceux qui avaient choisi de s'opposer aux Ottomans devaient s'y appliquer en faisant d'énormes efforts et en subissant des souffrances physiques et psychiques. Peu avant la fin de sa vie, usé par la guerre et les nombreux voyages, l'abbé se procura une demeure à Venise en déclarant au sénat que « le pays d'Albanie n'est plus rien pour moi »<sup>35</sup>. Le successeur de Pellinus fut un homme d'une tout autre envergure : originaire de Drivasto, ville située à l'entrée de la haute montagne, marquée par la domination du clergé catholique et par un catholicisme à la frontière de l'Orthodoxie et de l'islam, Paul-Ange, archevêque de Durazzo s'avéra être un homme aussi rude que cultivé<sup>36</sup>. Il commença aussi sa carrière par des missions diplomatiques en Italie ; en 1456, il accompagna l'archevêque uniaste de Krajina à Rome<sup>37</sup>. Nommé archevêque de Durazzo et chef de l'Église catholique en Albanie, il ne se contenta pas de continuer les efforts de l'abbé Pellinus : il voyait plus loin et plus grand. C'est lui qui fit connaître à Skanderbeg les textes des historiens classiques, ceux de Plutarque avant tout, sur le glorieux passé épirote des Albanais ; c'est lui qui inventa une nouvelle dimension idéo-

<sup>34</sup> M. SPREMIĆ, « Ratačka opatija kod Bara », *Zbornik radova Filozofskog fakulteta u Beogradu* 8, 1964, p. 191-215 ; S. MARKOVIĆ, « Benediktinska opatija Sv. Marije Ratačke kod Bara : acta et diplomata iuridica », *Croatica Christiana Periodica* 53, 2004, p. 151-202 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 95-97.

<sup>35</sup> AAV, n° 6541.

<sup>36</sup> O. J. SCHMITT, « Paul Angelus, Erzbischof von Durazzo, und seine Bedeutung für den Türkenkampf Skanderbegs », *Thesaurismata* 30, 2000, p. 127-161.

<sup>37</sup> Bibliothèque nationale de France, Manuscrits italiens, 1587, f. 117 r°.

logique de la lutte contre le sultan en célébrant Skanderbeg comme le « nouvel Alexandre », qui rêva d'un royaume albanais catholique et qui semble avoir obtenu de la part de Pie II la promesse de sa création, en échange de la participation de Skanderbeg à la croisade du pape humaniste (notons que l'archevêque n'oublia pas sa propre ascension : le cardinalat l'attendait en cas de succès). Paul-Ange visita infatigablement les cours italiennes (Naples, Rome, Venise, Milan) d'où il remporta des cuirasses précieuses, cadeaux de Francesco Sforza, duc de Milan et admirateur de Skanderbeg. Il vécut assez longtemps pour voir ses rêves s'écrouler : la mort de Pie II, à qui il avait placé tous ses espoirs, le pillage et la destruction de l'Albanie par Mehmed II, la mort de son seigneur ; il le suivit peu après, en 1469<sup>38</sup>.

Ceux qui travaillèrent dans la plus grande discrétion au sein de la suite de Skanderbeg furent assez efficaces. Portons notre regard sur la petite cour de Kastriote : sa correspondance était rédigée en slavon, en grec et surtout en latin et en italien par une poignée de chanceliers ; la chancellerie était un mélange culturel et ethnique : le protonotaire, Pierre Smachi, était Albanais ; le *djak* (scribe), Ninac Vukosalić, était très probablement Slave du Sud et portait le titre de *kanžiler*, version slavisée du latin *cancelarius* ; il administrait, entre autres, le compte bancaire de Skanderbeg à Raguse<sup>39</sup>. Pour ses documents latins, Skanderbeg avait aussi recours à de notaires originaires de l'Italie ou de la région, exerçant en Albanie vénitienne. Les titres n'avaient pas d'importance ; les structures administratives étaient floues mais flexibles ; les liens de loyauté s'avéraient beaucoup plus importants qu'une lourde hiérarchie administrative. Le cas de la famille Gazulli est emblématique<sup>40</sup> : Gjon Gazulli (ca. 1400-1465), docteur de l'université de Padoue, érudit apprécié dans les cours de l'Italie et de l'empereur Sigismond, recteur des grandes églises de Raguse, fut chargé de pourparlers secrets à Raguse en vue d'achat d'armes ; il fut également chargé de l'administration de l'aide financière du pape du recrutement des ingénieurs et des artisans pour la construction d'une petite flotte. Ce fut lui que Skanderbeg envoya à la cour du roi Matthias Corvin afin de coordonner l'offensive contre Mehmed II. Un autre

<sup>38</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 97.

<sup>39</sup> RADONIĆ, *op. cit.*, n° 180 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 98.

<sup>40</sup> J. TADIĆ, « Johannes Gazulus, dubrovački humanist XV veka », *Zbornik radova Filozofskog fakulteta u Beogradu* 8, 1964, p. 429-454 ; J. DRANÇOLLI, *Gjin Gazulli : astronom dhe diplomat i shekullit xv*, Prishtina, Rilindja, 1984 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 98-99.

Gazulli, le chevalier Pal, voyageait beaucoup au service de Skanderbeg : on le trouve en 1454 à Rome, en 1456 en Bourgogne et à Milan, en 1458 de nouveau à Rome et à Raguse ; l'année suivante il entreprit le même voyage qu'il répéta une troisième fois en 1461 ; on le trouve en 1463 devant le sénat de Venise et en 1465 devant le pape Paul II<sup>41</sup>. Le troisième des Gazulli, Andrea, nous est connu comme ambassadeur du despote de la Morée à Raguse en 1457 et comme membre de la suite de Skanderbeg en 1462<sup>42</sup>. Ces hommes étaient actifs dans plusieurs domaines : la diplomatie, les affaires bancaires, l'achat d'armes et de technologie militaire. Dans la suite de Skanderbeg, on trouve un nombre important d'aventuriers : par exemple, un chevalier anglais, un certain John Newport dont le pape se méfiait<sup>43</sup> ; un certain Stefanus Maramonte, ambassadeur de Skanderbeg à Milan en 1456<sup>44</sup> ; un maître orfèvre de Raguse du nom de Georges<sup>45</sup> ; un certain Stjepan Radojević qui, en 1466, procura à Budua des navires pour un voyage à Split<sup>46</sup> ; un certain Ruscus, originaire de Cattaro, qui prétendait à la cour de Milan avoir servi Skanderbeg comme trésorier<sup>47</sup>. Au milieu des années 1450, on trouve même une poignée de croisés français qui avaient traversé l'Adriatique pour combattre les Ottomans.

Les patriciens marchands qui conciliaient affaires lucratives et soutien logistique du Prince albanais constituaient une catégorie à part. La famille Gondola ou Gundulić entreprenait dans les mêmes domaines que Gazulli : la diplomatie, les affaires bancaires, le recrutement d'ingénieurs pour le chantier naval et la construction de la forteresse de Rodoni sur une péninsule entre Durazzo et Scutari. Les mêmes Gundulić investirent des sommes considérables dans le commerce de blé (notons seulement un contrat de 1 450 ducats pour l'achat de blé dans le territoire de Skanderbeg)<sup>48</sup>.

<sup>41</sup> PALL, *art. cit.*, p. 160, n. 154 ; Državni arhiv u Dubrovniku, *Consilium rogatorum* 3/15, f. 222 v° ; Archivio di Stato di Roma, Camerale I, Mandati, vol. 834, f. 96 r° ; vol. 836, f. 157 r°.

<sup>42</sup> Državni arhiv u Dubrovniku, *Consilium rogatorum* 3/15, f. 100 r° ; 3/17, f. 46 v°.

<sup>43</sup> I. PARRINO, *Acta Albaniae Vaticanae : res Albaniae saeculorum XIV et XV atque cruciatam spectantia*, vol. 1, Vatican, Biblioteca apostolica vaticana, 1971, n° 307 ; Archivio di Stato di Milano, Archivio visconteo-sforzesco, carton 46, rapport du 11 févr. 1458.

<sup>44</sup> PALL, *art. cit.*, n° 3 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 100.

<sup>45</sup> AAV, n°s 6973 et 6693.

<sup>46</sup> Državni arhiv u Dubrovniku, *Diversa Notariae* 26/49, f. 142 v°-143 r°.

<sup>47</sup> Archivio di Stato di Milano, Archivio visconteo-sforzesco, carton 353, Ruscus Theodori de Cattaro au duc Francesco Sforza, 22 juin 1466.

<sup>48</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 100.

Malgré le fait que, des points de vue linguistique et culturel, ces membres de la suite de Skanderbeg furent majoritairement albanophones, de nombreuses positions clés se trouvaient dans les mains de Slaves ; par ailleurs, on y rencontre des orthodoxes et des catholiques ; cependant, le nombre des derniers augmentait continuellement, ce qui s'explique par la perte de territoire orthodoxe à l'est – territoire assez tôt reconquis par les Ottomans – et par le rôle croissant du clergé catholique albanais et du soutien – diplomatique et financière avant tout – de l'Église romaine en général. Ce qui saute aux yeux, c'est le manque d'un organigramme administratif – pas de grands offices, pas de grands titres, pas de résidence permanente non plus. Tous ceux qui cherchaient des structures d'un État centralisé devraient être frustrés par cette constatation. Mais ce fut proprement ce manque d'administration classique, cible facile des armées ottomanes, qui permit aux rebelles de survivre un quart de siècle. À l'approche des Ottomans, la suite disparaissait dans les forêts et les montagnes ; il n'y avait pas de chancellerie, ni de trésor, ni de capitale à détruire. La suite de Skanderbeg fonctionnait comme l'état-major mobile d'une guérilla de montagne ; elle n'était pas aussi impressionnante que les cours serbe ou byzantine, mais elle était en même temps beaucoup moins vulnérable et, soulignons-le, au moins aussi efficace que les structures politiques des grands États balkaniques du Moyen Âge.

Ce qui frappe dans le contexte albanais c'est le manque de soutien de la part de la famille. En effet, les neveux qui trahirent leur oncle charismatique sont presque légion. Un des pires ennemis de Skanderbeg fut son neveu Hamza. Ce dernier l'avait accompagné en 1443 en Albanie, mais probablement déçu par la naissance de son cousin, ce qui mit fin à ses espoirs d'héritage, passa aux côtés des Ottomans et conduisit une armée ottomane au cœur de la région rebelle ; Skanderbeg ne détruisit cette armée qu'au dernier moment. Hamza se repentit et fut déporté par Skanderbeg pour quelques ans en Italie ; selon la rumeur, le sultan le fit tuer lorsqu'il essaya de reconduire sa famille de la cour ottomane en Albanie<sup>49</sup>. Tandis que le cas de Hamza est connu au monde postérieur grâce aux récits des biographes de Skanderbeg, les exploits de Repoš Thopia, un autre neveu, sont moins célèbres, mais plus emblématiques pour l'Albanie de l'époque. Son père Muzaki Thopia tomba en 1455 devant Berat ; Skanderbeg s'empara de son héritage ce qui humilia le fils survivant. Celui-ci déserta aux côtés du sultan et ravagea, dans les derniers mois de la vie de son oncle,

<sup>49</sup> BARLETIUS, *op. cit.*, p. 235 *sq.*



l'Albanie centrale<sup>50</sup>. Nous passons les cas d'autres neveux qui avaient ouvert des cols aux armées des sultans – dont un fut empalé sur ordre du sultan<sup>51</sup> – ou qui commandaient des unités ottomanes, ce qui coûta la vie à un parmi eux, décapité par son oncle en personne. Et les frères et sœurs de Skanderbeg ? Les frères disparaissent vite : Repoš meurt sur le mont Athos<sup>52</sup> et les traces de Constantin et de Staniša se perdent vite<sup>53</sup> ; restent les sœurs dont seulement Mamica, la mère du traître Repoš, joua un certain rôle : les Vénitiens l'éloignèrent du port de Durazzo où elle s'était réfugiée après la mort de son mari parce qu'ils craignaient sa possible collaboration avec les Ottomans<sup>54</sup>.

Restent l'épouse et le fils. Skanderbeg se maria très tard, à l'âge d'environ 50 ans, avec une noble albanaise, Andronika Araniti dont le père avait commandé le grand soulèvement anti-ottoman des années 1430<sup>55</sup>. Araniti Komnino – ou Komninović, comme il s'appelle lui-même dans une lettre au roi de Naples<sup>56</sup> – vivait à l'ombre de son beau-fils, ce qu'il supportait mal. Il finit ses jours comme voïvode ou commandant à la solde de Venise. L'amertume de cet Araniti se retrouve dans le cas de nombreuses familles de la noblesse ancienne, les Thopia, les Muzaki, les Balsha ou Balšići, des dynasties régionales de renom qui partagèrent le même sort : elles furent écartées par Skanderbeg, avide de s'emparer de leurs ressources matérielles et humaines<sup>57</sup>. Sommes-nous étonnés de lire que ces familles ne soutinrent que tièdement la lutte de Skanderbeg ? Sommes-nous surpris d'observer comment Skanderbeg fit jeter les Balsha dans les prisons de son suzerain Alphonse V de Naples<sup>58</sup> ? Après la mort de Skanderbeg, les Balsha revendiquèrent leur héritage auprès du sénat

<sup>50</sup> Archivio di Stato di Milano, Archivio visconteo-sforzesco, carton 353, Gherardo de Collis à Francesco Sforza, Venise, 22 nov. 1466.

<sup>51</sup> SCHMITT, « Skanderbegs letzte Jahre », *art. cit.*, n<sup>os</sup> 22 et 28 ; R. MAISANO (éd.), *Giorgio Sfranze, Cronaca*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1990, p. 176.

<sup>52</sup> HOPF, *op. cit.*, p. 295.

<sup>53</sup> AAV, n<sup>o</sup> 5062.

<sup>54</sup> Š. LJUBIĆ, *Listine o odnošajih između južnoga slavenstva i Mletačke republike -X-Od godine 1453 do 1469*, Zagreb, Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti, 1868-1891, p. 446.

<sup>55</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 32, p. 126, p. 131 et p. 291 *sq.* ; cf. aussi G. VALLONE, « Castriota Scanderbeg und Granai Castriota in Italien », in M. GENESIN, J. MATZINGER, G. VALLONE (dir.), *The Living Skanderbeg: the Albanian Hero between Myth and History*, Hambourg, Verlag Dr. Kovač, 2010, p. 261-313.

<sup>56</sup> RADONIĆ, *op. cit.*, n<sup>o</sup> 54.

<sup>57</sup> F. DUKA, « Muzakajt-lidhja e fuqishme midis kohëve paraosmane dhe osmane », *Studime historike* 2004/1-2, p. 7-17.

<sup>58</sup> HOPF, *op. cit.*, p. 300.

de Venise et lorsque celui-ci tergiversa, ils menacèrent de s'approcher des Ottomans, ce qui provoqua une réaction violente de la part de la Sérénissime qui supprima cette famille de la vie politique<sup>59</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les Muzaki cultivaient, dans leur exil napolitain, une mémoire plutôt hostile à Skanderbeg qui avait dépossédé de leurs biens tant de familles nobles. La chronique des Muzaki résume bien l'attitude de ces seigneurs : à leurs yeux, Skanderbeg, issu de la basse noblesse de Dibra, fut un *homo novus* dont on admirait cependant le don de guerrier et de stratège<sup>60</sup>.

C'est pourquoi ils l'élurent, en 1444, chef militaire et qu'ils le « laissèrent tomber » quand l'énorme armée de Murad II s'approcha, en printemps 1450, des frontières du territoire rebelle<sup>61</sup>. Survivre, cela était le but principal de ces seigneurs ; survivre entre Ottomans, Venise et Naples. Cela explique le rapide changement de côtés de ces seigneurs, qui s'alliaient aux sultans pour leur tourner le dos dès que ces derniers avaient quitté la région. Ils savaient se battre, pas pour la cause de Skanderbeg ou une cause supérieure, mais pour la protection de leur suite et de leur famille. Et ils veillaient jalousement à garder leur indépendance, c'est pourquoi chacun parmi eux menait sa diplomatie, se rangeant aux côtés des grandes puissances comme vassal, temporaire dans la plupart des cas. Comme Skanderbeg fut l'homme de Naples, ses concurrents s'approchèrent de Venise. Cela ne les empêcha pas, de temps à autre, de se joindre pour attaquer les Ottomans. Ce qui explique leur défaite devant les remparts de Berat, c'est l'absence d'une structure militaire centrale.

Après avoir examiné la société des rebelles, passons à ses adversaires. L'anatomie d'une révolte ne peut pas se borner aux seuls rebelles et laisser leurs adversaires, triomphants à la fin, dans l'ombre. Les adversaires : les Ottomans, bien sûr, dirait-on. Mais cela n'est pas tout. Car de nombreux chrétiens, orthodoxes et catholiques, figurent dans la longue liste des adversaires de Kastriote, liste qui rend visible toute la complexité du soulèvement. Commençons par les ennemis chrétiens albanais. Nous venons de remarquer que la noblesse albanaise voulait se débarrasser de la politique centralisatrice du sultan, mais elle ne souhaitait pas pour autant remplacer un seigneur trop puissant par un autre, Skanderbeg,

<sup>59</sup> O. J. SCHMITT, G. SAINT-GUILLAIN, « Actes inédits concernant Venise, ses possessions albanaises et ses relations avec Skanderbeg entre 1464 et 1468 », *Turcica* 31, 1999, p. 247-312, n<sup>os</sup> 67-69 ; O. J. SCHMITT, « Jahrbücher », *art. cit.*, p. 166 sq.

<sup>60</sup> HOPF, *op. cit.*, p. 298.

<sup>61</sup> Državni arhiv u Zadru, Arhiv Korčule 12/19/1, f. 64 r<sup>o</sup>.

qui était à leurs yeux un simple *homo novus*, plutôt jeune, issu d'une famille peu connue. C'est pourquoi presque tous les grands seigneurs quittèrent, à un certain moment donné, les rangs des rebelles pour se mettre à l'abri de la dominance de Skanderbeg, soit en se rapprochant de Venise, soit en se soumettant aux Ottomans<sup>62</sup>.

Le meilleur exemple en est les Dukagjin, grande dynastie en Albanie septentrionale, déchirée en deux grandes branches<sup>63</sup>. Un des plus dangereux et des plus acharnés ennemis personnels de Skanderbeg fut Leka Dukagjin, homme brutal et rusé qui avait éliminé la branche pro-vénitienne de sa dynastie et oscillait entre le sultan et Venise afin d'atteindre son but principal : maintenir une relative autonomie dans ses montagnes peu accessibles, garantir l'approvisionnement de sa suite en blé et en sel ; il cultivait une haine viscérale pour son concurrent Skanderbeg et même lorsque, en 1463, il joignit la croisade contre Mehmed II, il fit savoir au sénat de Venise qu'il ne voulait « pas être sous Skanderbeg »<sup>64</sup>. Leka et Skanderbeg se livraient à une lutte sans merci dans laquelle Kastriote ne parvint pas à soumettre son adversaire têtue. En fait, c'est Leka qui survécut : tandis que la seigneurie des Kastriote fut écrasée par les Ottomans, les Dukagjin s'intégrèrent dans l'Empire ottoman, comme dynastie des Dukagjin-zade islamisés<sup>65</sup>.

Laissons de côté les petites guerres de Skanderbeg contre d'autres seigneurs albanais, pour passer au deuxième grand ennemi, la République de Venise. La Sérénissime contrôlait les ressources économiques de l'Albanie côtière du nord, entre Durazzo et Scutari : le blé, le sel, les pâturages, les grandes routes, l'accès à la mer, donc tout dont avait besoin le chef des rebelles. Les populations urbaines, les chefs des villages et les *pronoiaires* des plaines redoutaient les seigneurs des montagnes et se rangèrent du côté de Venise pour tenir à l'écart ces montagnards qui descendaient dans la plaine. La guerre était inévitable, une guerre de chrétiens contre chrétiens, certes, mais la religion ne jouait aucun rôle ; ce fut un conflit entre la montagne et la plaine, conflit millénaire dans les Balkans occidentaux. Dans le cas de Skanderbeg, son alliance avec les

<sup>62</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 127-134 (sur les familles Muzaki, Araniti, Balšić).

<sup>63</sup> I. BOŽIĆ, « O Dukadinima », in I. BOŽIĆ, *Nemirno pomorje XV veka*, Belgrade, Srpska književna zadruga 1979, p. 332-384 ; L. MALLTEZI, « Dukagjinët dhe Skënderbeu », in DUKA (dir.), *Skënderbeu, op. cit.*, p. 83-102 (qui ne semble pas connaître le travail de Božić).

<sup>64</sup> AAV, n° 7633.

<sup>65</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 135-143.

ennemis de Venise, la Serbie, la Hongrie et Naples, contribua à aggraver la situation, car cette alliance internationalisa un conflit régional. Lutte sans merci de la part des Vénitiens qui invitèrent le sultan Murad II à attaquer Skanderbeg. Lutte sans merci de la part de Skanderbeg qui pilla et ravagea les plaines et mit le siège devant les villes, mais fut battu dans les collines, près de la ville de Bar<sup>66</sup>. Malgré des armistices, malgré l'alliance conclue en 1463, la méfiance ne disparut jamais ; peu avant sa mort, Skanderbeg se plaignit amèrement de la duplicité des Vénitiens<sup>67</sup> ; il avait raison, car ces derniers massacrèrent la garnison napolitaine de Kruja et fermèrent les portes à Skanderbeg qui arrivait avec des renforts catalans. Sur les débris de la seigneurie des Kastriote, il y avait deux vainqueurs qui hissèrent leurs drapeaux et signes : les Ottomans et la République de Saint-Marc. Notons en marge que la dernière hérita de la lutte de Skanderbeg et ne résista que dix ans après la mort de Kastriote, pour céder finalement ses possessions albanaises à Mehmed II.

Le manque d'analyses du côté ottoman a longtemps constitué une grave lacune dans les recherches sur Skanderbeg. Si nous tranchons avec la même lame la société ottomane qui soumit finalement les rebelles, les résultats sont en fait étonnants. Commençons tout de suite par la constatation la plus importante : les ennemis se connaissaient, parfois intimement ; rien ne serait plus erroné que de se faire une image d'une lutte entre rebelles et adversaires exotiques, asiatiques, des hordes anatoliennes qui envahissaient les montagnes de l'Albanie centrale. En retraçant les parcours de quelques chefs ottomans, on pénètre profondément dans une société « albanaise » en transition du système byzantino-serbe à la domination ottomane.

Deux familles en servent d'exemple emblématique : celles de Balaban paşa et de Hızır bey.

Hızır bey était un concurrent de Skanderbeg<sup>68</sup> ; commandant ottoman de Kruja, il fut destitué et remplacé par Skanderbeg ; quand ce dernier tomba en disgrâce et fut éloigné de l'Albanie, Hızır reprit le poste à Kruja ; il survécut au début du grand soulèvement et se retira en Macédoine. Trente ans plus tard, il prit sa revanche ; avec l'autre grand renégat, Balaban, il dévasta systématiquement la seigneurie de Skanderbeg, purgeant des derniers résistants les villages des deux côtés des grandes

<sup>66</sup> AAV, n° 5357 ; BARLETIUS, *op. cit.*, p. 85 sq. ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 65-69.

<sup>67</sup> SCHMITT, « Skanderbegs letzte Jahre », *art. cit.*, appendice n° 2.

<sup>68</sup> DUKA, « Tokat », *art. cit.*, p. 36 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 166-168.

montagnes autour de Kruja<sup>69</sup>. Quelle humiliation pour Skanderbeg que de voir son ancien ennemi timariote dans son château de Stellush ! Et que dire des fils de Hızır ? L'un d'eux, Abdullah, fut installé par le sultan au nord de l'ancienne seigneurie de Skanderbeg, près de la frontière avec l'Albanie vénitienne, zone dans laquelle se retira Skanderbeg dans les mois avant sa mort ; l'autre fils, Behaderi, s'installa dans le château de Petrela que le grand Kastriote avait jadis utilisé comme place forte pour contrôler la vallée de l'Erzen ; le troisième fils en finit avec les rebelles dans les hameaux au nord de Petrela<sup>70</sup>. L'humiliation de Skanderbeg atteint son apogée lorsque le sultan nomma commandant de Sinë, village d'origine des Kastriote, un ancien esclave de Hızır bey<sup>71</sup>.

Balaban paşa fut un ennemi encore plus dangereux<sup>72</sup>. Anciennement au service du père de Skanderbeg, il évolua vite dans l'armée ottomane. Appelé le « petit » (*küçük*), il servit, comme Hızır, en 1423 dans le château de Kruja et administra la douane ottomane devant les portes du port vénitien de Durazzo<sup>73</sup>. Les officiers ottomans à Kruja, cette poignée d'Albanais islamisés, avec leurs concurrences et leurs haines sont une des clés essentielles pour comprendre le soulèvement. Skanderbeg et Balaban se trouvèrent dans la même armée, mais la différence hiérarchique avait été effacée par le système ottoman qui ne connaissait pas de noblesse héréditaire. Contrairement au fils de son ancien seigneur, Balaban ne trahit pas le sultan ; au contraire, il aurait été un des premiers Ottomans sur les remparts de Constantinople, le 29 mai 1453<sup>74</sup>. Comme d'autres officiers ottomans dans les Balkans, il fonda sa propre dynastie : Mehmed II nomma son fils Ilyas commandant de la forteresse de Sobri qui protège le défilé très important entre Skopje et Tetovo, route principale des armées ottomanes vers l'Albanie ; Ilyas y laissa sa vie<sup>75</sup>. Il fut remplacé par son fils Hamza, signe de la grande confiance du sultan en cette famille<sup>76</sup> ; il n'est pas étonnant qu'un neveu de Balaban, Ali, combattît

<sup>69</sup> PULAHA, *Lufta*, *op. cit.*, p. 364.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> SOKOLOSKI, *Turski dokumenti*, *op. cit.*, p. 339.

<sup>72</sup> SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 146-148.

<sup>73</sup> AAV, n° 2779.

<sup>74</sup> FRANCO, *op. cit.*, p. 34 r°.

<sup>75</sup> K. BIÇOKU, « Dibra dhe Koxhaxhiku në kohën e Skënderbeut », *Studime historike* 2003/1-2, p. 7-29 ; K. BIÇOKU, « Shtirirja lindore e zotërimeve të Kastriotëve », in DUKA (dir.), *Skënderbeu*, *op. cit.*, p. 61-82 ; pour les sources, cf. H. ŠABANOVIĆ, *Krajište Isa-bega Ishakovića : zbirni katastarski popis iz 1455. godine*, Sarajevo, Orijentalni institut u Sarajevu, 1964, p. 95 sq.

<sup>76</sup> ŠABANOVIĆ, *Krajište*, *op. cit.*, p. 423.

Skanderbeg<sup>77</sup>. En 1466, Mehmed II donna ordre à Balaban d'en finir avec Skanderbeg ; le *paša* mit le siège devant Kruja où il avait servi, comme son camarade Hızır, trente ans auparavant. Il poursuivit Skanderbeg dans les vallées profondes de Dibra. Il envoya une ambassade au roi Ferrante de Naples, suzerain de Skanderbeg ; il maria sa fille avec un neveu de Skanderbeg ; comme Hızır, il fit tout pour humilier son ancien concurrent dans l'armée ottomane. Skanderbeg ne toléra pas cela ; dans un dernier effort, il mobilisa les guerriers des montagnes et se rua sur Balaban qui fut tué par une flèche.

Les liens entre adversaires étaient encore plus profonds dans les cas des traîtres de la famille des Kastriote : rappelons seulement les exemples de Hamza et de Repoš.

On trouve les mêmes liens profonds entre adversaires au niveau des grands commandants ; prenons l'exemple du gouverneur de Skopje, la grande forteresse des Ottomans dans les Balkans centraux. La ville fut conquise en 1392 par le célèbre général Paša Yiğit dont le fils İřak l'orna de mosquées, de hammams, d'*imaret*, de caravansérails<sup>78</sup>. Le même İřak écrasa la rébellion du père de Skanderbeg. Quand il mourut, il légua à son fils İsa une fortune immense et une sorte de seigneurie dans la marche militaire entre la plaine macédonienne et la montagne albanaise : les timars dont il bénéficiait. İsa reprit immédiatement l'héritage politique de son père et mena une lutte incessante contre le fils de l'adversaire de ce dernier : Skanderbeg. Il s'appuya notamment sur les timariotes de sa suite dont les « fiefs » se trouvaient près de la zone de combat, dans la plaine de Polog et dans les villages des *derbenci*, les gardiens des cols, le long de la route qui lie Tetovo à Ohrid. C'est à İsa bey que Murad II et Mehmed II confièrent la suppression des rebelles<sup>79</sup> ; en 1448, il rassembla les *akıncı* pour attaquer le château de Svetigrad qui barrait l'entrée dans la haute montagne albanaise<sup>80</sup> ; en 1455 ce fut İsa qui anéantit

<sup>77</sup> SCHMITT, « Skanderbegs letzte Jahre », *art. cit.*, p. 77.

<sup>78</sup> H. KALEŠI, *Najstariji vakufski dokumenti u Jugoslaviji na arapskom jeziku*, Priština, Zajednica naučnih ustanova Kosova, 1972, p. 89 *sq* ; ŠABANOVIĆ, *Krajište, op. cit.*, p. 69 *sq*. ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 162-163.

<sup>79</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 164.

<sup>80</sup> La localisation de ce château a provoqué une longue discussion qui semble loin d'être terminée ; cf. T. TOMOSKI, « Pitanje Kodžadžika (prilog istoriji Debra i susednih predala u doba Skenderbega) », in *Simpozium o Skenderbegu, Priština, 9-12 maj 1968*, Priština, Institut Albanologjik, 1969, p. 195-200 ; S. ANTOLJAK, « Kade bil Svetigrad? », *Glasnik na Institutot za nacionalna istorija 1977/2-3*, p. 6-92 ; S. ANTOLJAK, « Ku gjendej Sfetigrad? », *Gjurmime albanologjike* 8, 1978, p. 47-72 ; A. STOJANOVSKI, « Obid da se otrfli pretpostavkata deka Svetigrad e Kodžadžik », *Glasnik na Institutot za nacionalna*

l'armée chrétienne devant Berat en infligeant à Skanderbeg une défaite humiliante. D'ailleurs, il ne fut pas le seul gouverneur régional à écraser le soulèvement à la périphérie occidentale de l'Empire ottoman. Son homologue en Thessalie, mais aussi les timariotes de la Serbie ottomane luttèrent également contre la suite de Skanderberg. On ne peut pas évoquer la Thessalie sans mentionner les *uç bey* de cette plaine riche et fertile : la famille des Evrenosoğlu. Ali, fils d'Evrenos participa au siège de Kruja en 1450 et à la bataille de Berat, il défendit Svetigrad contre l'attaque de Skanderbeg et mena des prisonniers nobles à Constantinople. En 1457, il détruisit les forteresses de Skanderbeg sur deux péninsules entre Durazzo et Alessio et réclama au doge de Venise une rémunération parce qu'il avait libéré la Sérénissime d'un voisin encombrant<sup>81</sup>.

On a déjà parlé du déchirement de la noblesse albanaise en deux parties, une chrétienne et une ottomane. Voilà maintenant quelques noms : comme gouverneur de Tetovo ou Kalkandelen, ville aux pieds des montagnes rebelles, le sultan avait nommé Hasan bey de la grande famille sud-albanaise des Zenebish ; Hasan bey fut timariote à Tetovo et dans le grand village de Gostivar au sud de Polog<sup>82</sup>. Un de ses voisins était un Dukagjin, membre de la dynastie des montagnes en Albanie septentrionale, ennemis acharnés de Skanderbeg<sup>83</sup>.

Concluons : les chefs rebelles et leurs adversaires non seulement se connaissaient, mais ils appartenaient parfois au même groupe social bien défini des renégats albanais qui servaient dans les années 1420 et 1430 à la forteresse de Kruja : d'un côté l'ancienne noblesse déclassée par le nouveau régime, de l'autre des officiers d'origine humble qui devaient leur carrière à l'Empire ottoman. Mais, comme nous venons de voir, les clivages s'avèrent encore plus complexes : tensions entre nobles et paysans, certes, mais la noblesse ne fut pas unie : elle se penchait en partie aux côtés des sultans et en partie aux côtés des puissances adriatiques :

*istorija* 1978/1-2, p. 225-237 ; M. BISLIMI, « Svetigrad : lokalizacija, hronologija i osvojuvanjeto ot strana na Osmanlite », in *Ĝerĝ Kastrioti Skenderbeg 1405-1468*, Skopje, 2006, p. 45-53 ; F. NOLI, *Historia e Skënderbeut (Gjergj Kastriotit), mbretit të Shqipërisë 1412-1468 : prej Peshkopit Theofan, e botuar prej Shoqërisë Korçare "Arësimi"*, Boston, Shtypshkronja e Diellit, 1921, p. 59, n. 5 ; K. BIÇOKU, « Shtirija lindore », *art. cit.*

<sup>81</sup> M. KIEL, « Das türkische Thessalien : etabliertes Geschichtsbild versus osmanische Quellen », in R. LAUER, P. SCHREINER (dir.), *Die Kultur Griechenlands in Mittelalter und Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1996, p. 109-196 ; AAV, n<sup>os</sup> 6602 et 6603 ; PALL, *art. cit.*, p. 156, n. 146.

<sup>82</sup> ŠABANOVIĆ, *Krajište*, *op. cit.*, p. 85 sq. ; SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 166.

<sup>83</sup> ŠABANOVIĆ, *Krajište*, *op. cit.*, p. 91.

l'Albanie ne fait pas exception du grand schisme de l'élite balkanique de l'époque. Ajoutons que ce qui vaut pour la noblesse est confirmé par une analyse des couches paysannes. Les *defter* ottomans montrent que l'armée ottomane fourmillait de petits nobles régionaux, de chefs de village et de communauté pastorale, et que les routes et les cols étaient défendus contre les rebelles par des chefs locaux ; ajoutons que les *defter* qui couvrent les montagnes de la Macédoine occidentale<sup>84</sup>, la route qui menait à Ohrid, enregistrent les pertes énormes des timariotes ottomans ; le rythme très accéléré des remplacements des timariotes dans la plaine de Polog, limitrophe elle aussi, laisse supposer le même développement<sup>85</sup>. Tous ces éléments nous conduisent à la conclusion qu'il s'agissait avant tout d'un conflit régional qui doit, certes, être mis dans le contexte de la conquête ottomane des Balkans. Mais des deux côtés, on trouve avant tout des Albanais, des Slaves du Sud, des Valaques, tous des chrétiens orthodoxes. Cependant, les religions périphériques, le catholicisme et l'islam, ce dernier récemment enraciné dans les Balkans, constituaient des marqueurs clairs et privés d'équivoque : aucun catholique ne se rangea du côté des Ottomans, aucun musulman du côté des rebelles. Voilà le tableau ethno-confessionnel du grand soulèvement, un tableau qui correspond parfaitement à la situation dans tous les Balkans : une orthodoxie sous la double menace de l'Union et de la conquête ottomane, entre un empire musulman en pleine expansion et un monde catholique décidé de résister.

Le soulèvement doit être examiné dans son contexte régional, mais la gloire de Skanderbeg s'explique par la dimension européenne de son combat, par le fait qu'il fut le seul seigneur balkanique, au moins au sud du Danube, qui réussit, temporairement, d'arrêter l'élan ottoman. Nous avons déjà fait allusion aux alliés chrétiens de Skanderbeg ; maintenant, il faut systématiser davantage ces remarques. Commençons par les alliances et les relations dans les Balkans. Jusqu'à sa chute en 1459, le despotat serbe constituait l'État le plus riche et le plus stable dans la région. Les liens entre la dynastie des Branković et les Kastriote furent étroits ; Skanderbeg, nous l'avons vu, était le fils d'une princesse slave, probablement d'une Branković<sup>86</sup> ; mais ce qui est certain c'est que Skanderbeg maria son fils Ivan avec une princesse serbe de cette dynastie ;

<sup>84</sup> A. STOJANOVSKI, *Dervendžistvoto vo Makedonija*, Skopje, Institut za nacionalna istorija, 1974.

<sup>85</sup> ŠABANOVIĆ, *Krajište*, *op. cit.*, p. 70 sq. ; K. BIÇOKU, *Për Skënderbeun*, Tërana, Shtëpia Botuese Botimpex, 2005, p. 125.

<sup>86</sup> B. PETROVSKI, « Voisava Tribalda », *art. cit.*



ainsi, il se lia avec le réseau de la haute noblesse balkanique, de façon indirecte même avec la dynastie impériale de Byzance, les Paléologues ; ce qui est aussi bien attesté dans nos sources est que Stéphane Branković, un des derniers princes serbes du parti anti-ottoman, trouva refuge en Albanie et y épousa la belle-sœur de Skanderbeg, une princesse de la famille des Araniti ; nous savons aussi que le célèbre despote Georges Branković avait fait envoyer à Skanderbeg de l'argent de son compte bancaire à Raguse<sup>87</sup>. Certes, le Despote et Skanderbeg poursuivaient des politiques très différentes ; le prince serbe défendait la cause orthodoxe et se méfiait des puissances catholiques, de la Hongrie avant tout, c'est pourquoi il accepta le statut de vassal du sultan et ne soutint pas les croisés de Varna en 1444 ; Kastriote, cependant, passa de l'orthodoxie au catholicisme : il noua une alliance très étroite avec la famille Hunyadi et jouissait du soutien financier et militaire du pape ; en 1463 il participa au grand projet de croisade de Pie II<sup>88</sup>. C'est dans son rattachement au monde catholique que Skanderbeg se distingue des autres princes orthodoxes des Balkans. Lui qui avait servi dans les armées ottomanes ne savait que très bien que la vassalité n'était qu'une étape vers la soumission complète ; et lui qui, comme nous verrons tout de suite, avait rompu définitivement avec le sultan, refusa « l'apaisement » à l'orthodoxe. Il choisit son camp et y resta fidèle jusqu'au bout.

Des patriciens ragusains prêtèrent, nous l'avons vu, un soutien précieux à Skanderbeg ; leur République, cependant, se montra plus prudente. En fait, elle avait trop d'intérêts commerciaux dans l'Empire ottoman pour se permettre de se ranger ouvertement aux côtés de Skanderbeg. Les marchands ragusains continuaient à exploiter les mines serbes, à envoyer leurs caravanes dans les Balkans de l'intérieur. Raguse était vulnérable, c'est pourquoi elle accepta de payer un tribut au sultan. Coincée entre l'empire des sultans et le monde catholique, la petite République, ennemie et concurrente de Venise, oscillait habilement entre ces mondes sans jamais se compromettre<sup>89</sup>. En 1461, elle offrit à Skanderbeg un

<sup>87</sup> RADONIĆ, *op. cit.*, n<sup>os</sup> 70-71 ; SPREMIĆ, *Despot, op. cit.*, p. 646 ; SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 44-45.

<sup>88</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 243-256.

<sup>89</sup> B. I. BOJOVIĆ, *Raguse (Dubrovnik) et l'Empire Ottoman (1430-1520) : les actes impériaux ottomans en vieux-serbe de Murad II à Selim I<sup>er</sup>*, Paris, Association Pierre-Belon, 1998, p. 21 sq. ; I. BOŽIĆ, *Dubrovnik i Turska u XIV i XV veku*, Belgrade, Naučna knjiga, 1952 ; RADONIĆ, *op. cit.*, n<sup>os</sup> 3, 14, 24, 34, 57, 60 ; cf. M. SPREMIĆ, *Dubrovnik i Aragonci (1442-1495)*, Belgrade, Zavod za izdavanje udžebnika Socijalističke Republike Srbije, 1971.

accueil triomphant lorsque ce dernier alla en Italie pour soutenir le roi Ferrante contre la rébellion de ses barons<sup>90</sup> ; mais cinq ans plus tard, elle pria Skanderbeg, en quête désespérée de secours contre Mehmed II, de renoncer à une visite<sup>91</sup>. Les autres voisins régionaux, comme la Bosnie et l'Herzégovine, entretenaient des rapports amicaux avec le seigneur albanais, mais c'étaient eux qui lui demandaient du soutien militaire contre Mehmed II<sup>92</sup>. De leur côté, ils étaient incapables d'envoyer des troupes ou des subsides dans les montagnes de Kastrioti. Du côté grec finalement, Skanderbeg arrangea un mariage d'un de ses neveux avec une noble dame moréote ; mais étant donné le désastre de la Morée byzantine, il n'était pas non plus question d'une aide active.

Cette aide, comme nous l'avons déjà signalé, vint de l'Occident, du royaume de Naples et des papes : Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, suzerain du seigneur albanais de 1451 jusqu'à sa mort en 1458, seigneur de Kruja que Skanderbeg lui avait cédée, était convaincu que seulement une offensive pourrait barrer l'expansion ottomane vers l'Adriatique qui constituait une menace extrêmement grave pour le royaume de Naples<sup>93</sup> ; la chute d'Otrante en 1480 confirma pleinement la justesse de cette analyse. Alphonse ne se contenta pas de promesses ; il envoya en Albanie des corps d'expédition, de l'argent et des ravitaillements. En 1455, il lança la grande offensive qui échoua devant Berat ; sans en être découragé, il prépara une grande croisade en Albanie<sup>94</sup>. Ce n'est pas par hasard qu'il glorifia les guerriers tombés à Berat comme martyrs et fit répandre la légende que, la nuit après la bataille, la lune aurait fait briller les corps des chrétiens morts tandis que les victimes musulmanes seraient restées dans l'obscurité<sup>95</sup>. La mort de ce roi fut un coup très rude pour Skanderbeg ; Ferrante, fils et successeur d'Alphonse, réussit à peine à sauver son trône dans une guerre qui dura jusqu'en 1464 ; il accepta le serment de vassalité

<sup>90</sup> RADONIĆ, *op. cit.*, n<sup>os</sup> 210-212 et 214 ; PALL, « Rapporti », n<sup>os</sup> 18 et 21 ; BARLETIUS, *op. cit.*, p. 290 sq.

<sup>91</sup> B. HRABAK, « Dubrovnikasit dhe Gjergj Kastrioti Skënderbeu », *Përparimi* 1967/1, p. 125-168 ; 1968/2, p. 304-309.

<sup>92</sup> S. ĆIRKOVIĆ, *Herceg Stefan Vukčić-Kosača i njegovo doba*, Belgrade, Izdavačka ustanova naučno delo, 1964, p. 227-230 et p. 247 sq. ; S. ĆIRKOVIĆ, « Đurađ Kastrioti Skenderbeg i Bosna », in *Simpozium o Skenderbegu*, *op. cit.*, p. 51-56.

<sup>93</sup> SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 187-205.

<sup>94</sup> F. SENATORE (dir.), *Dispacci sforzeschi da Napoli -I- 1442-2 luglio 1458*, Salerne, Carlone, 1997, p. 92.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 93.

que Skanderbeg lui prêta la même année en échange d'un fief dans les Pouilles<sup>96</sup> ; mais Skanderbeg dut vite se rendre compte que Ferrante préférait contester l'hégémonie vénitienne en Adriatique, même en nouant des contacts avec les Ottomans et en discutant un projet de mariage avec la maison ottomane, que continuer la politique de son père. On comprend donc pourquoi, étant donné l'hostilité de Venise et la passivité de Ferrante, Skanderbeg s'orienta à l'État de l'Église, ses ambassades à Milan et en Bourgogne n'ayant qu'un caractère plutôt symbolique. La mort d'Alphonse coïncida avec l'élection du pape Pie II, fervent partisan de l'idée des croisades ; son prédécesseur, Calixte III avait déjà envoyé une petite flotte en Adriatique et soutenu Kastriote avec quelques subsides, mais surtout avec une rhétorique fulminante, glorifiant le seigneur albanais qu'il désignait comme « athlète du Christ »<sup>97</sup>. Pie II cependant planifiait une grande offensive par la mer et par la terre à laquelle il voulait participer en personne ; nous avons déjà évoqué le rôle du clergé catholique albanais dans ses projets. Pie II, grand humaniste sur le trône de Saint-Pierre, forgea aussi la nouvelle image de Skanderbeg comme nouvel Alexandre, roi des Épirotes, qui chasserait les nouveaux Persans, les Ottomans. Skanderbeg, roi d'un royaume catholique en Albanie, dans le style de l'humanisme antiquisant<sup>98</sup> : quelle transformation culturelle d'un ancien officier ottoman ! La mort de Pie II pétrifia les hommes de Skanderbeg. En Albanie, on parlait d'empoisonnement et l'on ne se faisait plus d'illusions sur la fin de la guerre<sup>99</sup>. Le successeur de Pie II, le Vénitien Paul II, ne montra qu'un intérêt tiède pour la croisade ; la visite personnelle de Skanderbeg à Rome, en hiver 1466-1467, tourna en désastre ; Kastriote repartit pour l'Albanie les mains vides.

La troisième personne clé dans la vie de Skanderbeg fut Jean Hunyadi, régent du royaume de Hongrie<sup>100</sup>. En fait, tandis que les souverains italiens n'offraient que de l'argent, quelques soldats et surtout des promesses, ce chevalier hongrois coordonna avec Skanderbeg deux grandes

<sup>96</sup> SCHMITT, SAINT-GUILLAIN, « Actes », *art. cit.*, n° 4 ; PALL, « Rapporti », *art. cit.*, p. 132 sq.

<sup>97</sup> PARRINO, *Acta, op. cit.*, n° 260.

<sup>98</sup> SCHMITT, « Skanderbeg als neuer Alexander », *art. cit.*

<sup>99</sup> BARLETIUS, *op. cit.*, p. 332 ; FRANCO, *op. cit.*, p. 32 v°.

<sup>100</sup> F. PALL, « Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442-1443, condotta da Giovanni di Hunedoara », *Revue des études sud-est européennes* 3, 1965, p. 433-463 ; F. PALL, « Skanderbeg et Ianco de Hunedoara », *Revue des études sud-est européennes* 6, 1968, p. 5-21.

offensives, en 1444 et en 1448, qui constituèrent une vraie menace pour l'Empire ottoman. L'alliance de ces deux hommes remonte probablement à la fin des années 1430, quand Skanderbeg avait participé à des incursions ottomanes en Transylvanie. Hunyadi seul était capable de mobiliser des milliers de soldats, d'envahir les Balkans ottomans avec une artillerie lourde et des chariots de combat du type hussite. Comme dans le cas des rois de Naples, la relation survécut la mort de l'allié et s'étendit à son fils et successeur ; avec Mathias Corvin, Skanderbeg projeta, en 1464, une troisième offensive terrestre<sup>101</sup> ; en fait, les Hongrois pénétrèrent en Bosnie, mais ne réussirent pas à joindre leurs forces avec les hommes de Skanderbeg. Comme Ferrante, le jeune roi Mathias poursuivait d'autres buts politiques : il rêvait de conquêtes en Autriche et en Bohême. L'année 1464 décida le sort de Skanderbeg : la mort de Pie II, l'échec hongrois en Bosnie, le désintérêt du roi de Naples coïncidèrent avec la ferme volonté de Mehmed II d'étouffer enfin ce nid de résistance située à son flanc occidental. Lorsque Mehmed II se mit en marche, en printemps 1466, Skanderbeg n'avait plus d'alliés fiables.

En analysant le réseau des relations internationales de Skanderbeg, nous nous sommes approché de la seconde – et plus courte – partie de notre analyse, la dimension personnelle ou biographique. En fait, pour comprendre le soulèvement contre les sultans, il est nécessaire d'examiner la personnalité de son leader, personnalité qui reste, dans une bonne mesure, dans l'ombre, faute de sources. Cela pourrait surprendre, à première vue du moins, mais les biographies de Skanderbeg ont été rédigées un demi-siècle après sa mort, et, curieusement, nous ne disposons que d'une poignée de témoignages de diplomates qui avaient rencontré Skanderbeg en personne et qui nous ont laissé leurs impressions. Il y a deux approches de sa personne qui s'imposent : la légende, répandue déjà au xv<sup>e</sup> siècle et les quelques rapports des diplomates italiens. Skanderbeg était perçu de ses contemporains « albanais » comme héros, titre dont on se méfie justement de nos jours, mais qui constituait une conception clé des sociétés de la montagne sur lesquelles il appuyait sa seigneurie. Les biographes albanais du Moyen Âge tardif – Barletius et Franco – racontent de nombreuses histoires sur les exploits de leur héros, ses faits d'armes, son épée miraculeuse que seul lui savait manier, son cheval qui mourut en versant des larmes après la mort de son seigneur ; dans leurs écrits, nous lisons des chansons qui glorifiaient Skanderbeg de son vivant ; les

<sup>101</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 203 sq. et surtout p. 259.

biographes célèbrent les vertus physiques et morales de Kastriote en mélangeant des miroirs de princes et l'idéal guerrier des montagnes balkaniques<sup>102</sup>. La légende s'est emparée vite de Skanderbeg, des contes de son cheval qui volait d'une montagne à l'autre, des araignées qui cachaient avec leurs toiles ses refuges<sup>103</sup>. Il est hors de doute que Skanderbeg jouissait d'un énorme charisme, qui correspondait, aux yeux des bergers et des paysans qui le suivaient, à l'idéal du leader guerrier. Un rapport diplomatique sur la bataille de Berat confirme cette image<sup>104</sup> ; il nous montre Skanderbeg, la cinquantaine, au milieu de la mêlée, en train de percer un chemin de fuite pour ses troupes vaincues, quittant en dernier le champ de bataille. Un autre rapport nous raconte l'anecdote de l'enlèvement d'un baron italien qui avait trahi le roi Ferrante ; Skanderbeg l'enleva de ses propres mains, à l'étonnement de la cour napolitaine<sup>105</sup>. Le comportement de Kastriote laissa perplexe les Italiens ; son intervention dans la guerre de succession de Naples pour venir au secours du fils d'un roi qui l'avait protégé auparavant – un fils auquel Skanderbeg ne devait, aux yeux de ses contemporains italiens, aucune prestation de soutien vassal – correspondait à la conception albanaise de l'amitié, mais pas au système de diplomatie d'intérêt à la Machiavel<sup>106</sup>. Citons aussi le rapport le plus intéressant, le seul procès-verbal d'entretien avec Skanderbeg, rédigé par deux diplomates milanais à Rome, en décembre 1466<sup>107</sup>. Il nous montre un homme clairvoyant, mais qui ne cache pas son amertume, qui ne comprend que trop bien que les enjeux diplomatiques de l'Italie et l'hostilité de Venise provoqueraient sa ruine finale. Notons en marge que Skanderbeg ne fut pas seulement un excellent guerrier et général, mais aussi un diplomate expérimenté et polyglotte. Les diplomates du duc de Milan louaient son italien parfait : « il parle comme nous tous »<sup>108</sup>, disaient-ils. Des voix plus critiques s'élevaient au sein de la noblesse albanaise, la chronique de la famille Muzaki les exprime :

<sup>102</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 80-89.

<sup>103</sup> M. SIRDANI, *Skanderbegu mbas gojdhânash*, Shkodra, Shtypshkronja Françeskane, 1926 ; G. MARLEKAJ, « Scanderbeg nelle tradizioni popolari albanesi », in *Atti del V convegno internazionale di studi albanesi*, Palerme, Centro Internazionale di Studi Albanesi, 1969, p. 221-238 : p. 234.

<sup>104</sup> PALL, « Rapporti », *art. cit.*, n° 2.

<sup>105</sup> F. STORTI, *Dispacci sforzeschi da Napoli -IV- 1° gennaio-26 dicembre 1461*, Salerne, Carlone, 1998, n°s 220 et 222.

<sup>106</sup> SCHMITT, *Skanderbeg, op. cit.*, p. 230-233.

<sup>107</sup> SCHMITT, « Skanderbegs letzte Jahre », *art. cit.*, appendice n° 2.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 122.

bien qu'appréciant les qualités militaires de Skanderbeg, le chroniqueur relate comme celui-ci avait humilié et dépossédé les grandes dynasties ; il n'omet pas de remarquer l'origine très modeste du grand-père de Kastriote, petit chef de deux villages dans une région pauvre et peu accessible.

Malgré ces témoignages, une approche biographique s'avère peu prometteuse. Contrairement aux princes italiens contemporains dont la personnalité est bien saisissable dans les rapports diplomatiques, Skanderbeg appartient à ce monde balkanique où même les personnages les plus marquants restent dans l'ombre. Néanmoins, il n'est pas exagéré de dire que sans Skanderbeg, le soulèvement aurait été étouffé assez tôt. Ancien officier ottoman, il connaissait parfaitement son ennemi ; sa ténacité et sa prouesse militaires mobilisaient à plusieurs reprises les montagnards, même après des défaites écrasantes. Par ailleurs, il y avait un côté personnel de la lutte contre le sultan, côté que nous avons déjà traité, partiellement du moins : ces petits conflits avec les officiers ottomans de Kruja n'auraient jamais déclenché une rébellion d'une telle envergure. Skanderbeg avait un motif personnel très fort : venger son père Ivan, tué sur ordre du sultan Murad II en 1437<sup>109</sup>. En fait, Skanderbeg répondit en « faisant tuer le frère du sultan », comme nous en informe un rapport milanais de la cour pontificale, rédigé sept mois après la chute de Constantinople<sup>110</sup>. Qui a été ce sultan ? Mehmed II, sultan régnant à cette époque. Et qui fut ce frère tué ? Il est invraisemblable qu'il s'agisse du prince Bayezid assassiné dans sa crèche par son frère après la mort de Murad II. Tout laisse supposer que Skanderbeg fut impliqué dans l'assassinat mystérieux du prince héritier Alaeddin Ali çelebi, fils préféré de Murad II, tué lors de sa campagne en Anatolie peu avant la grande attaque de Hunyadi, en juin 1443<sup>111</sup>. Sur cet assassinat les sources gardent un silence profond ; l'ordre semble être venu de la cour du sultan, mais qui l'avait donné ? Certainement un personnage très haut placé. Qui avait un motif ? D'abord, la sultane Mara Branković dont les deux frères ont

<sup>109</sup> I. DUJČEV, « Georgi Kastrioti Skenderbeg v slavjanskata literatura ot XV-XVII v. », in *Georges Kastriote Scanderbeg : 1468-1968*, Sofia, Izdatelstvo na Bălgarskata Akademija na Naukite, 1970, p. 79-110 : p. 91.

<sup>110</sup> Archivio di Stato di Milano, Archivio visconteo-sforzesco, carton B. 41, Sceva de Curte et Jacobo Trivulzio à Francesco Sforza, Rome, 10 janv. 1454.

<sup>111</sup> F. BABINGER, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit : Weltentstürmer einer Zeitenwende*, Munich-Zurich, Bruckmann, 1953 [réimpr. 1987], p. 21 sq. ; B. CVETKOVA, *La Bataille mémorable des peuples : le sud-est européen et la conquête ottomane, fin XIV<sup>e</sup>-première moitié du XV<sup>e</sup> s.*, Sofia, Sofia-Presse, 1971, p. 274.

été aveuglés par son époux ; puis, le jeune Mehmed qui avait, certes, seulement 12 ans à l'époque, mais qui avait déjà fourni des preuves de volonté d'accéder au pouvoir<sup>112</sup> : c'est lui qui profita le plus de la mort de son frère. Selon la source citée, Skanderbeg fut impliqué dans l'assassinat, mais ce n'était pas lui qui exécuta ; en 1443, il servait à Nikopol, sur le Danube<sup>113</sup>. Son biographe Barletius qualifie Mehmed II de fratricide<sup>114</sup>. En même temps, il tient à souligner le rapport personnel très étroit entre Mehmed et Skanderbeg. Dans toute cette histoire mystérieuse, seulement deux éléments s'appuient sur des sources fiables : la mort du prince et la revanche de Skanderbeg.

Mais la coïncidence des événements est tout de même étonnante : en juin 1443, Alaeddin Ali çelebi est assassiné ; en même temps, le prince Ibrahim de Karaman attaque les Ottomans en Anatolie. Ibrahim fut allié à Jean Hunyadi qui se mit en marche trop tard, en automne, en compagnie du père de la sultane, le despote serbe Georges Branković, très probablement parent de Skanderbeg dont la mère fut, selon toute probabilité, une princesse Branković ; l'attaque hongroise, soutenue par le despote, est couronnée de succès grâce à la désertion d'un certain officier ottoman, du nom de Skanderbeg<sup>115</sup>. Un peu trop de hasards. Bien que nous ne disposions que de très peu de sources sur la préparation de la grande attaque de 1443, celles-ci permettent de supposer une ample coordination au cœur de laquelle se trouvaient une fronde au sein de l'armée ottomane ainsi que les ennemis des Ottomans dans les Balkans – la Hongrie, la Serbie, la Morée byzantine, les Valaques du Pinde – et en Anatolie (le Karaman). La flotte vénéto-bourguignonne et la croisade de Varna furent beaucoup moins dangereuses pour les Ottomans que cette alliance régionale. L'assassinat du prince héritier troubla le sultan Murad II dans un moment décisif<sup>116</sup>. Sans doute, jamais après la bataille d'Ankara, l'Empire ottoman ne s'est trouvé face à une crise plus grave.

<sup>112</sup> BABINGER, *Mehmed*, op. cit., p. 22 sq.

<sup>113</sup> N. TODOROV, B. NEDKOV, *Turski izvori za bālgarskata istorija : serija XV-XVII/2*, Sofia, Izdatelstvo na Bālgarskata Akademija na Naukite, 1966, p. 161.

<sup>114</sup> BARLETIUS, op. cit., p. 318 ; cf. A. PERTUSI, *Martino Segono di Novo Brdo vescovo di Dulcigno, un umanista serbo-dalmata del tardo Quattrocento : vita e opere*, Rome, Istituto storico italiano, 1981, p. 128 ; SCHMITT, « Jahrbücher », art. cit., p. 137.

<sup>115</sup> C. IMBER, *The Crusade of Varna, 1443-45*, Aldershot-Burlington, Ashgate, 2006 ; SCHMITT, *Skanderbeg*, op. cit., p. 46-59.

<sup>116</sup> F. BABINGER, « Von Amurath zu Amurath », in F. BABINGER, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, vol. 1., Munich, Südosteuropaverlag, 1960, p. 128-157.

Mais il y survécut ; il battit ses ennemis en Anatolie et en Europe, en divisant les alliés chrétiens : le Prince serbe quitta le champ hongrois pour devenir vassal du sultan, en rendant ainsi impossible l'hégémonie de la Hongrie catholique. Les Ottomans, nous l'avons déjà dit, avaient très habilement joué la carte confessionnelle. L'échec de la grande alliance de 1443 scella, dans une bonne mesure, le sort de Skanderbeg. Pendant un quart de siècle, ce dernier essaya de forger d'autres coalitions offensives, avec peu de succès, comme nous venons de voir. Il faut le souligner très clairement : le soulèvement de Skanderbeg visait à déjouer la domination ottomane en Europe. Skanderbeg ne se faisait pas d'illusions sur le destin d'un petit État vassal à la périphérie de l'empire des sultans. Il s'agissait de choisir entre l'offensive suivie d'une victoire, en tant que membre d'une vaste alliance chrétienne et anatolienne, et l'anéantissement par les armées du sultan. Notons seulement en marge qu'en Anatolie aussi, Kastriote disposait d'un bon réseau de relations et d'informateurs qui lui permettaient de renseigner le pape sur les chantiers navals ottomans et l'émir de Karaman sur les rebelles albanais<sup>117</sup>.

Mehmed II voyait en Skanderbeg un ennemi redoutable ; comme son père, il essaya de le neutraliser en lui offrant une seigneurie vassale. Les rebelles gênaient, mais sans soutien extérieur, ils ne pouvaient que lancer des raids dans les plaines sous contrôle ottoman, en Albanie méridionale ou devant Ohrid et Skopje<sup>118</sup>. Ce fut seulement lorsque Mehmed II comprit que Skanderbeg ne cessait pas d'appeler au secours des croisades qu'il se décida à écraser le soulèvement.

Cela nous mène à une interprétation générale du phénomène Skanderbeg : pour l'historiographie albanaise du xx<sup>e</sup> siècle, il n'est pas douteux que le grand Kastriote fût à la tête d'un mouvement national et fondât un État national albanais<sup>119</sup>. Pour l'historien turc Halil İnalcık, un des meil-

<sup>117</sup> Archivio di Stato di Milano, Archivio visconteo-sforzesco, carton 41, Sceva de Curte et Jacobo Trivulzio à Francesco Sforza, Rome, 10 janv. 1454 : « Dice [l'ambassadeur de Scanderbeg, n.d.a] cose mirabilissime dela potentia del Turcho et delo apparato fa per questo bon tempo. Fra l'altre cose dice ch'el Turcho non era uxato poter fare galee grosse, perchè non havea li legni, mo dice ha facto tagliare tanti legni a Constantinopoli e facti conducere ad Andronopoli et ogni dì ne fa conducere et ha tanti mestri in li quali etiam ve sonno molti Christiani che fa far lo mundo de galee. E già dice esserve facte tante e conducere a Constantinopoli che parano un' altro Constantinopoli in mare. Et dice mille altre cosse maravigliose et da impaurire altruy » ; cf. Österreichische Nationalbibliothek, cod. 6216, f. 107 r<sup>o</sup>.

<sup>118</sup> SCHMITT, *Skanderbeg*, op. cit., p. 179-182.

<sup>119</sup> D. EGRO, « Kritika e historiografisë shqiptare : rasti i Skënderbeut », in *Gjergj Kastrioti-Skënderbeu në historinë e Shqipërisë*, Tirana, Universiteti i Tiranës, 2005, p. 120-



leurs connaisseurs du xv<sup>e</sup> siècle ottoman, Skanderbeg fut un rebelle local dont les sultans se débarrassèrent facilement<sup>120</sup>. Nous espérons avoir montré qu'une interprétation nationale, voire ethnique de la rébellion ne peut pas s'appuyer sur les sources, que les lignes de conflit s'avèrent extrêmement complexes, que les motifs des rebelles étaient multiples, que seule la soif de vengeance de son leader n'aurait pas mobilisé un tel mouvement de longue haleine.

Une première piste d'interprétation est de comparer le soulèvement de Skanderbeg avec d'autres formes de résistance contre l'Empire ottoman. Il s'agissait d'une réaction à l'intégration d'une région montagnaise dans le système administratif, surtout fiscal, de l'empire des sultans. Les sources contemporaines évoquent la « liberté » que les montagnards revendiquèrent. Liberté signifiait avant tout la continuation de la vie traditionnelle, c'est-à-dire l'absence d'un État fort dans les montagnes, l'absence de l'obligation de payer des impôts et de se soumettre à un système juridique centralisé. L'Albanie rebelle ne constitue pas du tout un cas unique : en Anatolie, des rébellions pareilles éclatèrent : après la défaite militaire des chefs régionaux et leur soumission au pouvoir central, certaines zones périphériques, en règle générale montagneuses, refusèrent la centralisation du pouvoir<sup>121</sup>. Des rébellions locales dans les montagnes accompagnèrent pendant des siècles la domination ottomane dans les Balkans et en Anatolie ; remarquons seulement que ce furent des soulèvements des montagnards albanais qui avaient préparé, cent ans auparavant, la fin de l'empire des sultans en Europe. Les timariotes et les auxiliaires que les Ottomans avaient recrutés parmi la population en Albanie et en Macédoine sont la meilleure preuve que les communautés orthodoxes de la région étaient, après l'élimination de leurs anciens seigneurs chrétiens, bien prêtes à s'intégrer dans le système ottoman. La plaine « se tint tranquille », les villes ne furent pas atteintes par le mouvement rebelle. Comme en Anatolie,

137 ; F. HADRI, « Vështrim i përgjithshëm mbi historiografinë shqiptare Skënderbegiane », *Gjurmime albanologjike* 1985, p. 65-95.

<sup>120</sup> H. İNALCIK, « İskender Beg », *art. cit.* ; cf. B. BILMEZ, « Skanderbeg in the Turkish Historiography : an Attempt towards a Critical Assessment », in GENESIN, MATZINGER, VALLONE (dir.), *The Living Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 185-222.

<sup>121</sup> Ces remarques doivent beaucoup à un entretien avec M<sup>me</sup> Irène Beldiceanu-Steinherr ; cf. H. SOHRWEIDE, « Der Sieg der Safaviden in Persien und seine Rückwirkungen auf die Schiiten Anatoliens im 16. Jahrhundert », *Der Islam* 41, 1965, p. 95-223 ; B. ATSIZ, « Das Albanerbild der Türken nach osmanischen Chroniken des 15.-16. Jahrhunderts », *Münchener Zeitschrift für Balkankunde* 1, 1978, p. 15-25.

ce fut la montagne qui s'opposa au nouvel empire. Mettre dans un contexte régional la rébellion de Skanderbeg nous aide à la comprendre, mais en même temps il faut se demander pourquoi, dans les Balkans et en Occident, le nom de Skanderbeg symbolisa pendant des siècles la résistance anti-ottomane. Cela s'explique par la durée du soulèvement et par son internationalisation : Skanderbeg avait compris qu'un chef de la montagne ne survivrait qu'avec le soutien de ses alliés extérieurs et aussi qu'il lui fallait un but politique positif : refuser de payer des impôts, refuser les juges de la plaine, cela peut motiver des bergers et des petits paysans, mais cela ne constitue pas un programme politique<sup>122</sup>. C'est pourquoi Skanderbeg prêta une oreille attentive aux projets du clergé catholique albanais qui rêvait d'une seigneurie stable et reconnue par les États chrétiens de l'Occident, d'un nouveau royaume adriatique. Bien que le soulèvement de Skanderbeg ressemble dans ses structures sociales et dans ses multiples motivations primitives à d'autres mouvements d'opposition dans les Balkans et en Anatolie, il les dépasse dans sa dimension idéologique. Skanderbeg ne mena pas de guerre religieuse, mais comme l'islam était la religion de ses adversaires et comme être musulman signifiait avant tout appartenir au camp ottoman, il combattit les musulmans en se définissant comme prince chrétien. L'écroulement de ses rêves ravagea la région rebelle : en deux campagnes, Mehmed II fit table rase de l'Albanie rebelle. Peu avant sa mort, Skanderbeg n'eut plus d'hommes à le suivre. Des données italiennes et byzantines sur le nombre des victimes sont corroborées par les *defter* ottomans qui nous montrent des régions peu ou plus habitées ; des vagues de réfugiés arrivèrent en Italie, d'autres se retirèrent dans les montagnes de l'Albanie septentrionale où se formèrent, de nouveau, des tribus comme communautés économiques et défensives de bergers. Le choc fut tellement rude que les survivants changèrent même leur ethnonyme : le terme *Shqiptar* remplaçait progressivement le terme *Arbër* qui désigne l'Albanais chrétien<sup>123</sup>. Mehmed II avait gagné, grâce à une guerre totale, une guerre qui a continué pendant l'hiver, la déportation ou l'élimination des hommes et du bétail dans la région rebelle. Jamais, ni avant ni après ces campagnes, un sultan n'avait si brutalement imposé son pouvoir aux montagnards. Les méthodes furent radicales, mais produisirent l'effet souhaité : la défaite totale des insurgés.

<sup>122</sup> SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 58 *sq.*

<sup>123</sup> SCHMITT, *Skanderbeg*, *op. cit.*, p. 296.

Malgré la catastrophe, Skanderbeg entra dans la légende qui se transforma lentement, durant les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, en un mythe national qui est, même de nos jours, extrêmement puissant<sup>124</sup>.

<sup>124</sup> O. J. SCHMITT, «Skanderbeg reitet wieder: Wiederfindung und Erfindung eines (National-)Helden im balkanischen und gesamteuropäischen Kontext (15.-21. Jahrhundert)», in U. BRUNBAUER, A. HELMEDACH, S. TROEBST (dir.), *Schnittstellen: Gesellschaft, Nation, Konflikt und Erinnerung in Südosteuropa, Festschrift für Holm Sundhaussen zum 65. Geburtstag*, Munich, Oldenbourg, 2007, p. 401-418.

Oliver Jens SCHMITT, *Skanderbeg et les sultans : anatomie d'une rébellion contre l'Empire ottoman*

Le soulèvement de Georges Kastriote, surnommé Skanderbeg, constitue un chapitre clé de la conquête ottomane des Balkans. Cet article qui se base sur les résultats des recherches entreprises dans les dernières années propose une nouvelle interprétation de la période 1443-1468. Il se concentre notamment sur le contexte régional en fournissant une analyse des élites de la région ; sur les ennemis chrétiens des rebelles ; sur le contexte balkanique du soulèvement et particulièrement sur le lien entre Skanderbeg et les adversaires de l'Empire ottoman dans la région ; et sur la dépendance du prince albanais des conjonctures de la grande politique italienne ; enfin, sur les causes de l'échec de la rébellion.

Oliver Jens SCHMITT, *Skanderbeg and the Sultans : Anatomy of a Rebellion against the Ottoman Empire*

The uprising of George Kastriota, known as Scanderbeg, constitutes a key event in the Ottoman conquest of the Balkans. Based on new archival evidence, this article tries to offer a new interpretation of the 1443-1468 period. The focus is put on the regional context and an analysis of competing local elites ; on regional Christian foes of the rebels ; on the Southeast European context, especially the connection between Scanderbeg and regional adversaries of the Ottoman empire ; on Scanderbeg's involvement in Italian politics ; and on the causes of his eventual defeat.